

Zeitschrift: Archiv des Historischen Vereins des Kantons Bern
Herausgeber: Historischer Verein des Kantons Bern
Band: 80 (2000)

Artikel: Vivat das Bernerbiet. Bis an d'r Welt ihr End! : Berns Krieg im Jahre 1798 gegen die Franzosen
Autor: Stüssi-Lauterburg, Jürg / Luginbühl, Hans
Kapitel: Vivat das Bernerbiet
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-1071006>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 11.04.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Das altehrwürdige Freiburger Rathaus erlebte in seiner langen Geschichte kaum einen seltsameren Auftritt als jenen Brunes am 3. März 1798.

Das Ratsmanual berichtet: «*Le Citoyen General en chef Brune ayant demandé la convocation du grand Conseil où il a assisté & entr'autres manifesté son intention, que le petit conseil continua dans ses fonctions de l'administration de la Justice & qu'il fut incessamment suivi à l'établissement d'un gouvernement provisoire, qui nommera les comités nécessaires, & à qui les comptes de l'ancien gouvernement devront être rendus, lequel gouvernement provisoire les recevra pour les remettre dans son tems au gouvernement définitif; ce gouvernement provisoire devant subsister jusqu'à l'acceptation de la nouvelle Constitution laquelle devra tendre à l'unité & Indivisibilité d'une République Helvétique représentative, & cette acceptation avoir lieu, si possible, dans un mois, en suite de quoi le gouvernement définitif sera fixé &ct: Le grand Conseil s'étant réfléchi s'est empressé de faire communiquer au dit general en Chef Brune les différentes opinions & observations faites au sujet de l'établissement du gouvernement provisoire, & après les avoir entendues il a donné son plein agrément au mode, qui suit, portant, que le gouvernement provisoire sera composé du petit conseil actuel consistant en 31. membres, & de 20. membres, qui seroient choisis par chacune des Qua-*

tre Bannières de la Ville, convoquées comme de coutume; assemblée à laquelle les membres de l'ancien gouvernement devront assister non selon le Quartier, qu'ils habitent, mais selon leur Bannière d'Etat; de ces 20. membres par Bannière 10. seront pris dans l'ancien gouvernement, & 10. dans la Bourgeoisie;

Quant aux Commis du pais iceux étant déjà nommés ils resteront & feront partie du gouvernement provisoire. Il sera en consequence enjoint aux Citoyens Bannerets de convoquer dès demain leur Bannière réciproque & procéder à des élections, & dans le cas que dites élections soient complétées de manière à pouvoir réunir les membres du gouvernement provisoire avant la nuit ils en aviseront le citoyen avoyer Président, afin qu'il puisse incessamment en indiquer l'assemblée pour y preter le serment, si moins l'assemblée est fixée au lundi matin. Bien entendu que le comité provisoire continuera ses fonctions jusqu'à ce que le gouvernement provisoire ait nommé les Conseils, qui doivent s'en charger.»¹¹²⁸

Hier in Freiburg hatte er also seinen Zweck, eine praktisch unblutige Umgestaltung eines alteidgenössischen Ortes zum Teil eines werdenden französischen Satellitenstaates erreicht, und dies trotz seinem eigenen bombastischen, propagandistisch irreführenden Bericht über das Geschehen vom 2. März¹¹²⁹ – «[...] on jette quelques obus dans la ville, de legeres Breches sont faits, dix à douze Soldats intrépides à la tête

desquels se trouvait le Citoyen Barbe Sergent dans la 18^e 1/2 Brigade grimpent au haut des Remparts et se précipitent dans la ville en même tems que d'autres penetraient par une porte à moitié Brisée».

Um Leben und Vermögen zu retten, amteten Leute, die ganz gewiss nicht zu den von den Franzosen propagierten Ideen neigten, in neuen politischen Inkarnationen wie eben jener des *citoyen avoyer Président*.

Fortschreitende politisch-militärische Destabilisierung Berns

Je näher dem Ziel er war, desto vorsichtiger wurde Brune. Seine aus Freiburg erteilten Anweisungen an Rampon sind erstaunlich defensiv.¹¹³⁰ Er konnte ja auch noch nicht wissen, wie gut ihm die politisch-militärische Destabilisierung Berns gelungen war.

In seinem herkömmlichen Stile, in dem sich die freche Lüge mit der überschwenglichsten Schmeichelei und einer gewissen praktischen Intelligenz zu einem für die damalige Zeit nicht ganz atypischen Ganzen verband, behauptete er am selben 3. März in einem von Payerne datierten Brief an die Berner Regierung, es sei nicht wahr, dass er die Feindseligkeiten vor dem Ablauf des Waffenstillstandes begonnen habe. Er habe 30 Stunden Waffenstillstand gewährt, die Abgeordneten seien «à la Trente-deuxième heure» erschienen.¹¹³¹ Dies wäre nach Brunés eige-

ner Rechnung 1. März, zwischen 23.00 Uhr und Mitternacht gewesen, es war aber all seinen Tricks – Wyss: «*von Murten weg beinahe alle halbe Viertelstunde von französischen Posten angehalten und mehr oder weniger lange versäumt*» – nicht gelungen, die Ankunft von Wyss und Tschärner in Payerne mehr als bis nach 21.30 Uhr¹¹³² zu verschleppen.¹¹³³

Brune wollte durch vorsichtige militärische und parallele propagandistische Massnahmen bewahren, was er gewonnen hatte, und den allerdings bereits beinahe unsichtbar gewordenen Rest der eigenen Glaubwürdigkeit retten.

Ähnlich wirkte Schauenburg in Solothurn, dessen starke Wälle, ihm kampflos überlassen, nun mit Kanonen und Geniemitteln von Neubreisach her zur Verteidigung vorbereitet werden sollten¹¹³⁴ und wo es die innere Ordnung zu sichern galt, zum Beispiel durch Versicherung seines «*amour connu pour la discipline*»¹¹³⁵ an die Solothurner Behörden.¹¹³⁶

Dreizehn Stützen der alten Regierung wurden, von solothurnischen «*patriotes juristes*» denunziert, verhaftet¹¹³⁷, was das Gegenstück zu Schauenburgs Freilassung der eingesperrten Patrioten abgab. Die Gefängnisse wurden auch damals nicht leer an politischen Häftlingen, sondern nur mit anderen Insassen bevölkert.

Vor allem aber handelte es sich in Solothurn am 3. März 1798 darum, mittels des zum willenslosen Werk-

zeug gewordenen unglücklichen alten Generals Altermatt die Solothurner zu entwaffnen und ihnen abzunehmen, was den Franzosen militärisch nützlich sein oder ihrer Ruhmsucht schmeicheln konnte.¹¹³⁸ So befahl Schauenburg an Altermatt:

«Veuillez bien, Monsieur le général, me donner le plus tôt possible des renseignements précis sur les objets ci-après:

Quels bataillons, les baillis qui se sont rendus ici.

Quels sont les baillages qui ont rendu leurs armes;

Quels sont ceux qui seront encore, quelles troupes existent sur pied dans le canton de Soleure, soit à pied, à cheval, artillerie pour troupes d'autres cantons.

Les drapeaux des bataillons de Berne et ceux des troupes de ce canton ont-ils été, suivant ma lettre d'aujourd'hui, déposés à l'arsenal. Je désire avoir le plan militaire de la ville.

Je compte, Monsieur le général sur votre prompt exécution et véracité.»¹¹³⁹

Selbst jetzt aber suchte Schauenburg, sich in Basel bei Mengaud sorgfältig abzusichern, teilte diesem mit, dass er von Bern die *«articles de pacification qu'ils ont proposés au général Brune»* erhalten und darauf geantwortet habe¹¹⁴⁰, was nicht der Wahrheit entsprach, da die Antwort erst am 4. März ausgehen sollte¹¹⁴¹, wenn sie auch möglicherweise tatsächlich am 3. redigiert wurde.

Der Hinweis auf Schauenburgs Treffen mit Ludwig von Büren (*«hier»*) legt eine Redaktion am 3. nahe, es sei denn, Büren sei am 3. März noch einmal zu Schauenburg gereist, was nicht völlig unmöglich, aber wenig wahrscheinlich ist.

«Je me dispose à marcher sur Berne ...»

Schauenburg hielt, sein Brief an Mengaud vom 3. März zeigt es, einen weiteren Gegenbefehl Brunès für möglich, sah aber ohne einen solchen den Stoss nach Bern vor: *«Je fais nettoyer dans ce moment différentes positions de ce canton, et à moins d'ordre contraire, je me dispose à marcher sur Berne. J'ai ici de la poudre pour finir mes opérations, et 68 très beaux canons dans la place, sans compter les mortiers et autres munitions.»¹¹⁴²*

Joseph Mengaud seinerseits schrieb im Desinformationsstil, der ihm eigen war, an Schauenburg, es sei *«sous le rapport politique [...] un grand point»* *«que les Bernois ont commencé les hostilités»*. Er sollte sich von den Solothurner Patrioten über die in ihrem Kanton als Geiseln zu Verhaftenden aufklären lassen. *«Quant à Berne, et en attendant que vous ayez des avis pris sur les lieux, je vous recommande toujours les avoyers, Sinner le député à la diète d'Aarau, le professeur Tcharner, le banneret Vischer et le colonel Weiss, général naguère des troupes de Berne. Ceux-là peuvent passer pour nos*

*principaux ennemis sans parler des autres que je ne connais pas et qui vous seront indiqués de reste.»*¹¹⁴³

Vor Cornelius Henzi warnte Mengaud den General: «*Sa tête assez mal organisé se livre à des mouvements de vengeance que la justice et la probité réprouvent.»*¹¹⁴⁴

Johann Jakob Lavater über Bern am 3. März 1798

Johann Jakob Lavater hielt die Lage Berns am 3. März 1798 fest: «*Wir haben diese Nacht ungemein unruhig und beinahe Jedermann ganz wach zugebracht. Man gewärtigte einen Überfall von französischer Seite; so weit ist es freilich noch nicht gekommen, aber es kann alle Stunden geschehen. Freiburg und Solothurn sind viel mehr aus Verärtherei als um ihrer Schwäche willen übergegangen. Wenn einmal die Franzosen vor den Thoren der hiesigen Stadt sind, so sehe ich fürchterlichen, grauenvollen Auftritten im Innern derselben entgegen. Die Herren Repräsentanten haben grösstentheils den Bündel geschnürt. Einige unter ihnen sind verzweifelt niedergeschlagen, und meinen schon in allem Ernst Kinder des Todes zu sein.*

Das erste und auch einzige mir bekannt gewordene unter den dem Herrn General Brune so anstössigen bernerischen Regierungsgliedern ist, wie Sie leicht denken können, Herr Schultheiss von Steiger. – Die Entschliessungen von Begrabenwerden unter den Ruinen und von ehren-

vollem Untergang, die der L. Stand Bern nicht nur mit flüchtigen Worten geäussert, sondern bedauerlicher Weise auch durch den Druck mehrmalen kund gethan hat, scheinen nicht mehr die grösste und allgmeinste Festigkeit zu haben.

Die heutige Rsth- und Bürgerversammlung beschäftigt sich damit, was zu thun sei, wenn der General Brune die heute früh gemachte¹¹⁴⁵ Modification seines achten Artikels in dem Ultimatum nicht annehmen wolle? Bereits scheint sich der Rathschluss dahin zu lenken, dass man sich am Ende auch in dieses fügen müsse. Ja! ein Mitglied der hohen Versammlung ging so weit, den Vorschlag zu Niedersetzung einer Commission zu machen, welche sich vorläufig über die Art und Weise einer im Fall der Noth für die Hauptstadt zu treffenden Capitulation berathen solle.

Dieser Antrag ward nun zwar freilich verworfen, aber so viel ist gewiss, dass von kräftiger und ausdauernder Gegenwehr nicht mehr in dem Tone gesprochen wird, wie noch gestern Abends.

In der Stadt liegen über fünftausend Landstürmer, die in der verfloffenen Nacht aus verschiedenen Gegenden des Cantons hieher gekommen sind; eine Mannschaft, die zur Vertheidigung gebraucht, höchst besorglich mehr Verwirrung und Hinderniss, als Nutzen verursachen würde.

Alte kraftlose Geschöpfe, junge unbärtige Knaben, Krumme, Lahme

und Elende, selten ein rüstiger, stattlicher Kerl, denn diese sind fast alle bei der Armee. Die Schiessgewehre dieser Leute sind alle unbrauchbar; Andere sind mit Prügeln, Hellebarten und Mordinstrumenten bewaffnet, für die meine schwache militairische Terminologie keine Benennung hat.

Diese Mannschaft rennt in den Strassen herum; eine ungeheure Masse sammelte sich vor ein paar Stunden vor dem Rathhause und fing fürchterlich zu lärmern an: «Sie seien verkauft! wenn sich die Stadt Bern im Ernst wehren wolle, so solle man sie regimentiren und mit gutem Gewehr und Munition versehen.» MHHerr Statthalter¹¹⁴⁶ ging mit Herrn Jägerhauptmann Studer, einem der Bürgerausschüsse, auf den Platz herunter und konnte binnen wenigen Augenblicken das Gewitter beschwören.

Dass die Franzosen von Solothurn oder sonst irgend einer Seite schon gegen Bern anrücken, weiss man noch nicht; ich höre aber bereits von etwelchem Widerstand reden, den man ihnen «pour sauver les apparences» leisten müsse. Schade für die, denen diese Simagrée das Leben kostet; sie sterben nicht zum Nutzen, ja nicht einmal zur Ehre des Vaterlandes.»¹¹⁴⁷

In den Einzelheiten nicht überall ganz zuverlässig, gibt doch dieser Augenzeugenbericht ein Bild der Zustände. Lavaters harte Worte – «Simagrée», «sauver les apparences» – erscheinen durchaus berechtigt,

wenn man sich vor Augen hält, dass er in Sachen Kapitulationskommission einem Irrtum unterliegt.

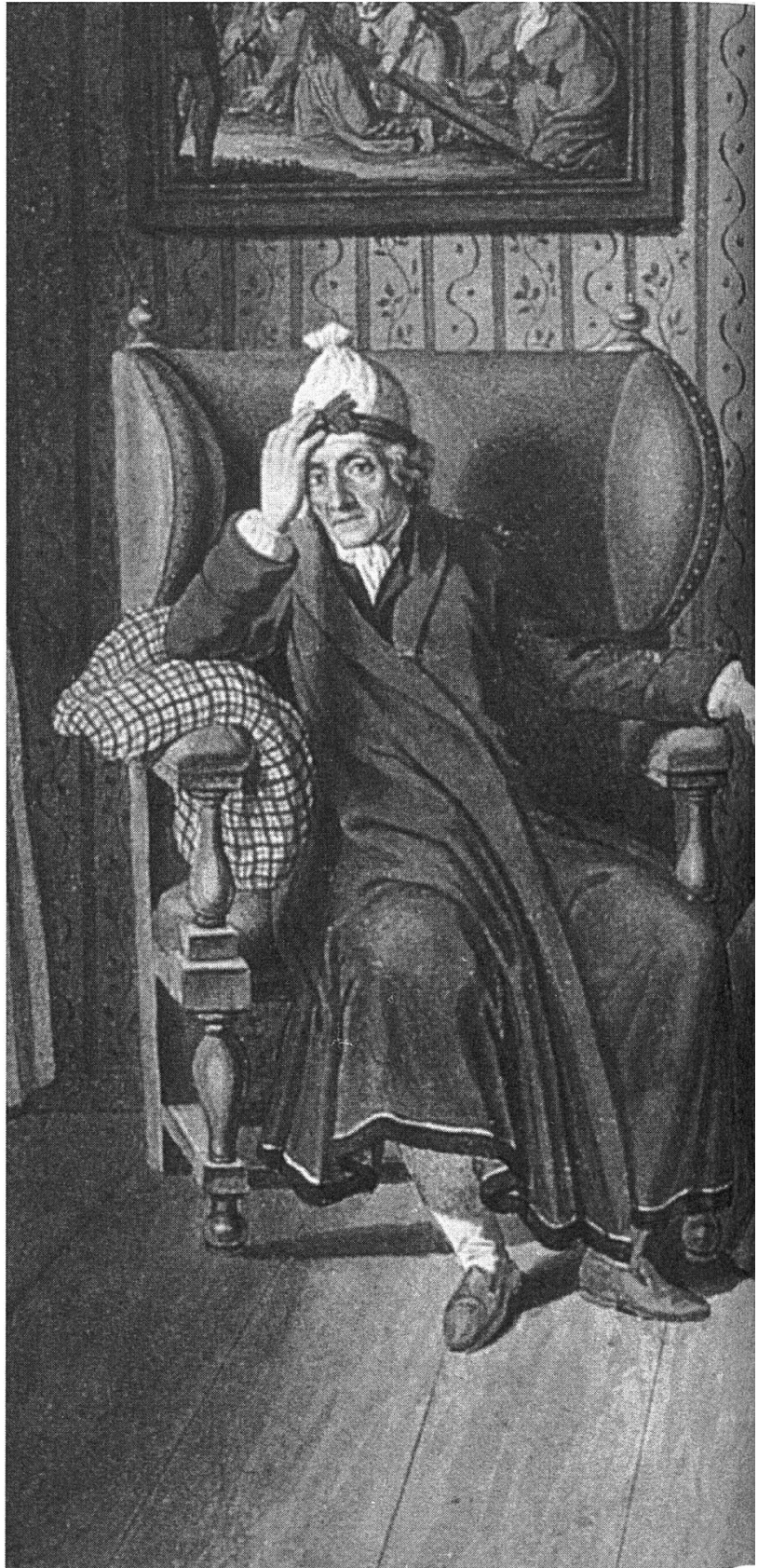
Der Antrag wurde nämlich angenommen und der Kriegsrat dementsprechend unterrichtet, die Regierung habe eine fünfköpfige Kommission bestehend aus «Albrecht von Frisching, alt Deutsch-Seckelmeister; Beat Albrecht¹¹⁴⁸ Tschärner, Oberst und alt Landvogt von St. Johannsen; Karl Steiger alt Landvogt von Interlaken; Albrecht Haller, Gleitsherr; Ludwig Bay, gewesener Dragoner Major» eingesetzt, um, werde Bern wie Freiburg oder Solothurn aufgefordert, «dasjenige zu thun und abzuschliessen was das Heil und die Wohlfahrt des Vaterlandes überhaupt und der Stadt insbesondere erfordern würde».

Diese Kommission habe unbeschränkte Vollmacht erhalten, «jedoch so, dass hiedurch in Allem Übrigen der Gewalt Mr. H. g. HH. der Kriegsräthe und der Vollmacht des H. General-Majoren von Erlach im wenigsten nichts benommen seyn solle.»¹¹⁴⁹

Wollte die Obrigkeit überhaupt noch Widerstand?

Die Frage nach dem Wehrwillen muss gestellt werden, denn die, ohne eine Antwort von Brune auf die bernische Note abzuwarten, eingesetzte Kommission Frisching/Tschärner hatte den Auftrag, zu «überlegen [...], wie bei Annäherung des Feindes

**Macht gibt kein Recht!
Hunderttausend Bewaffnete
sind nicht ein Grund für
die Vernunft, dass etwas
Ungerechtes gerecht sei!**
Johann Caspar Lavater
(1741–1801), wirkt von 1778
bis zu seinem Tode als
Pfarrer an der Kirche St.
Peter in Zürich. Nach der
französischen Eroberung
einer der mutigsten Kritiker
der Besatzer und von deren
helvetischen Werkzeugen
entsprechend drangsaliert.
Am 26. September 1799
wird Lavater im Kontext
der Zweiten Schlacht bei
Zürich auf eine in ihrer ganzen
Bedeutung nie völlig
geklärte Weise vor seinem
Pfarrhaus angeschossen.
Die Kugel kann nicht entfernt
werden, was für den
Pfarrer eine lange Leidenszeit
zur Folge hat, ehe er ganz
zu Beginn des 19. Jahrhunderts,
am 2. Januar 1801 stirbt. Das
Aquarell von H. Lips zeigt
Lavater im Krankenstuhl, neben
ihm seine Gattin und Tochter.
Legende nach dem Buch
«Johann Caspar Lavater»
von Anne-Marie Jaton,
SV international/Schweizer
Verlagshaus Zürich, 1988.





*vor der Stadt für das Beste und Sicherheit derselben, und die Einwohner gesorgt werden möchte, im Fahl einer Capitulation».*¹¹⁵⁰

Diese Entscheidung hing wahrscheinlich direkt mit dem Rückzugsbefehl des Kriegsrates vom 2. März zusammen, der am ehesten als vorausseilende Vorbereitung zur Erfüllung einer den französischen Generälen angebotenen Konzession verstanden werden kann.

Der Einfluss der zum Nachgeben geneigten Partei war jedenfalls in Bern ja so gross, dass das etwas verklausulierte, aber klare formelle Angebot nicht nur zum Rückzug der bernischen Truppen aus den Kantonen Freiburg und Solothurn, sondern auch zur Entlassung der Armee an die beiden französischen Generäle gerichtet wurde.

Daneben existierte freilich die Widerstandspartei noch immer, wenn auch ihr avantgardistischer Versuch, die auf dem Äusseren Stand im Rahmen der Frauenzimmengesellschaft arbeitenden Frauen am 3. März zu einer Demonstration vor dem Rathaus zu bringen, scheiterte.

Aktive «Frauenzimmengesellschaft»

Dies mag die Stelle sein, den mannigfachen aktiven Einsatz der Frauen im politischen und, vor allem, im militärischen Geschehen von 1798 zusammenfassend zu skizzieren.

So ist lange vor dem Wirken von Männern wie Henry Dunant anlässlich der Schlacht von Solferino am 24. Juni 1859 in Bern am 28. Februar 1798 die «für die Bedürfnisse des vaterländischen Militärs sorgende Frauenzimmer Gesellschaft»¹¹⁵¹ gegründet worden.

Präsidentin der am Gründungstag 167 Bürgerinnen und Einwohnerinnen zu Mitgliedern zählenden Gesellschaft war Elisabeth Jenzer, das Tätigkeitsfeld erstreckte sich einerseits auf *Lazaret Binden*, auf Leintücher, Bettdecken, Kopfkissenüberzüge und Strohsäcke und wollene Strümpfe, die in das Insepsital geliefert und direkt verteilt wurden, andererseits auf *Blaques* und *Aschentücher* für die Munitions- und Brotwagen.

Die Buchhalterin und Korrespondenzführerin Julie Dautun-Ziegler schilderte 1815 im Rückblick den Geist, der in dieser Gesellschaft herrschte: «*Unglaublich ist der Eifer mit welchem alles arbeitete, und rührend war die Einigkeit und Liebe die unter allen herrschte, des schönsten Zweckes nützlich zu seyn und wohlzuthun, würdig.*»

Neben ihrer Arbeit legten die Frauen auch Geld zusammen, das sie für Reisegelder zugunsten der aus dem Lazarett Entlassenen, für aus Kriegsgefangenschaft Zurückkehrende, für zusätzliche Kuren, für Witwen und Verunglückte einzusetzen gedachten und auch einsetzten. «*Die als Geiseln weggeführten Walliser wurden von ihnen im*

Gefängniss zu Bern besucht, um ihre Bedürfnisse befragt, mit Linnen, gesunder Kost und Andachtsbüchern versehen.»¹¹⁵²

Die Frauenzimmervesellschaft erhält das gestohlene Geld zurück

Bei der Eroberung der Stadt Bern stahlen Franzosen wie so vieles auch die 3680 alten Franken der Frauenzimmervesellschaft.¹¹⁵³ Allerdings kamen die Frauen wieder zu ihrem Geld, denn Susanna Catharina von Diesbach-Wolf, die Kassenverwalterin, reklamierte bei Schauenburg und erhielt von diesem *«auf ihr blosses Ehrenwort alsobald baar»¹¹⁵⁴* den verlorenen Betrag zurück.

Selbstverständlich ging die Summe weder zulasten der französischen Kriegskasse noch gar der privaten Schauenburgs, sondern zulasten jener von Schauenburg selbst aus dem bernischen Schatz entnommenen 400 000 Livres (also neuen Franken), wie der entsprechende Rechnungseintrag zeigt: *«24 germinal, à la citoyenne Diesbach, pour remplacement d'une caisse des pauvres de Berne, pillée à l'entrée des Français 5520»¹¹⁵⁵* neue, also 3680 alte Franken.

Die Frauenzimmervesellschaft wirkte noch im Jahre 1802 anlässlich des föderalistischen Aufstands gegen die Helvetische Republik.¹¹⁵⁶ Am 3. März 1798 nun arbeiteten die Frauen gemeinsam im Rathaus des Äusseren Standes. Schneidermei-

ster Eggimann schildert, was sich dort zutrug:

«Den 3ten Merz Morgens um 10 Uhr eröffnet sich die Thüre des Saals, wo man mit obenerwähnten Arbeiten beschäftigt war, und eine Amazonin tritt herein, die nicht zu dem Institut gehörte, und die man sogleich für eine Nichte des Schultheiss Steiger erkannte. Sie begiebt sich sogleich, von mehreren Frauenzimmern begleitet, nach dem im Saal befindlichen Thron, von wo dann eine junge Wittwe aus ihrem Gefolg die erstaunte Versammlung folgendermassen zu harangieren begann: «Wakre Schweizerinnen, würdige Abkömmlinge von Wilhelm Tell! In diesem Augenblick sind die Väter des Vaterlandes versammelt und deliberieren über die uns allen höchst wichtige Frage, ob sie den Franken nachgeben und die Regierung niederlegen, das heisst, ob sie sich mit Schande bedecken und sich und uns nebst dem ganzen Lande ins Verderben stürzen wollen. O! lasst uns dieses zu verhindern suchen; lasset uns beweisen, dass wir würdig sind, freie Schweizerinnen und Tells Enkelinnen zu seyn; lasste uns alle, die wir hier versammelt sind, nach dem Rathause ziehen; diese Amazonin will uns anführen; dort wollen wir ihnen zurufen, dass wir alle den Krieg wollen, dass wir Muth übrig genug haben, um uns eher unter dem Schutt unserer Vaterstadt begraben zu lassen, als nachzugeben. Kommt, warum sollten sie uns nicht erhören? es sind ja zum

Theil Euere Väter, Euere Gatten, Euere Söhne oder Euere Brüder; wer mir nachfolgen will, der stehe auf!>

Aber siehe, Tells Enkelinnen blieben alle sitzen bis auf 6 oder 7. Der Streich war also verfehlt. Die Politic hatte diessmahl falsch gerechnet, und die schöne Wittve ihre Suade vergebens angestrengt. Aufgebracht über den vereitelten Plan wollten sie nichtsdestoweniger den Zug eröffnen; da sie aber bis an die Treppe kamen und sahen, dass niemand nachfolgte, so kehrten sie um und versuchten nun ein anderes Mittel, um ihren Zweck zu erreichen. Man schlug vor, was man nicht en Corps thun wollte, weil sich vermuthlich die meisten damahls scheuten, Aufsehen zu erregen, schriftlich durch eine Deputatschaft zu thun.

Man will nun darüber deliberieren; da eröffnete ein Frauenzimmer, dem weder das erste Project noch das zweite behagte, seine Meinung wie folgt: <Politic und Regierungssachen gehören nicht in unser Fach, auch sind wir nicht desswegen hier beysammen; lasset uns bey unserer Arbeit bleyben, die uns Ehre anthut, da uns aber die vorgeschlagene Deputatschaft würde lächerlich machen; die Herren auf dem Rathhause haben weder unseren Rath noch unsere Meinung nöthig; sie sind klug genug, um ohne unser Zuthun und unsere Einmischung zu verfügen, was das Wohl des Vaterlandes erfordert, und können uns dabei vollkommen entbehren.>

Freylich war dieses nicht heldenmässig, wohl aber sehr vernünftig gesprochen; auch fand es vollkommenen Beyfall; die Krieg wollenden Frauen wurden zur Ruhe und ihrer Arbeit verwiesen, und Schultheiss Steigers Nichte musste abziehen, ohne ihren Zweck erreicht zu haben. Auf dem Rathhaus war nun auch der Streich misslungen; die erwarteten Frauen kamen nicht, und so siegte denn endlich die zum Nachgeben geneigte Parthey über die des Schultheissen.»¹¹⁵⁷

Streitbare Frauen

Herrschte am 3. März 1798, vielleicht in der Vorstellungswelt Eggimanns noch stärker als auf dem Äusseren Stand, bereits das bürgerliche Frauenbild des 19. Jahrhunderts mit dem Ausschluss der Frau von Politik und Militär, so zeigt doch nicht nur die Minderheit, welche die Demonstration organisieren wollte, dass es sich dabei nicht um unbestrittene Auffassungen handelte. Es ist im Gegenteil festzustellen, dass Schweizerinnen mindestens militärisch nie vorher und nie nachher stärker aktiv geworden sind als im Jahre 1798.

Der bernische Kriegsrat wollte dies nicht, er gebot vielmehr am 2. März «unter militärischer Strafe»: «Die Weiber und Kinder insbesondere sollen zu Hause bleiben.»¹¹⁵⁸ Nur hielten sich – kannten sie die Vorschrift überhaupt? – viele nicht daran.

Es war auch nicht allen Verantwortlichen darum, im Sinne des Kriegsrates zu verfahren. Landvogt Stürler von Buchsee verlangte *«einen Wagen mit Gewehr und Hellparten zu Bewaffnung der alten Mannschaft und der wakern Weibspersonen von hiesigen Gegenden»*, und Beat Emanuel Tschärner im Pays-d'Enhaut verlangte *«einige hundert Piquen, da die Weiber [...] darnach schreien»*.¹¹⁵⁹

Am 2. März ritt nach der Aufzeichnung des Limpacher Pfarrers J. Müller der Ausgeschossene Bendicht Niklaus von Zauggenried durch die Dörfer *«mit der Erklärung und kategorischen Forderung, dass Morgens frühe Alles, Männl. und Weibl. Geschlechts, vom Greisen bis zum kleinen Kinde hinab einen Landsturm bildend auf Solothurn losziehen und den Franzosen den Weg in die Ewigkeit und nach Frankreich weisen solle»*.¹¹⁶⁰

Und die Frauen traten ja auch tatsächlich an: in Lengnau, wo Anna Renfer und Margaretha Gillomen-Schad umkamen, in Grenchen¹¹⁶¹, wo Maria Schürer und Elisabeth Frei fielen¹¹⁶², im Seeland, im damals noch bernisch-freiburgischen Murtenbiet, im Freiburgischen.

«... wilde Kriegslust in den sonst so holdselig blauen Augen ...»

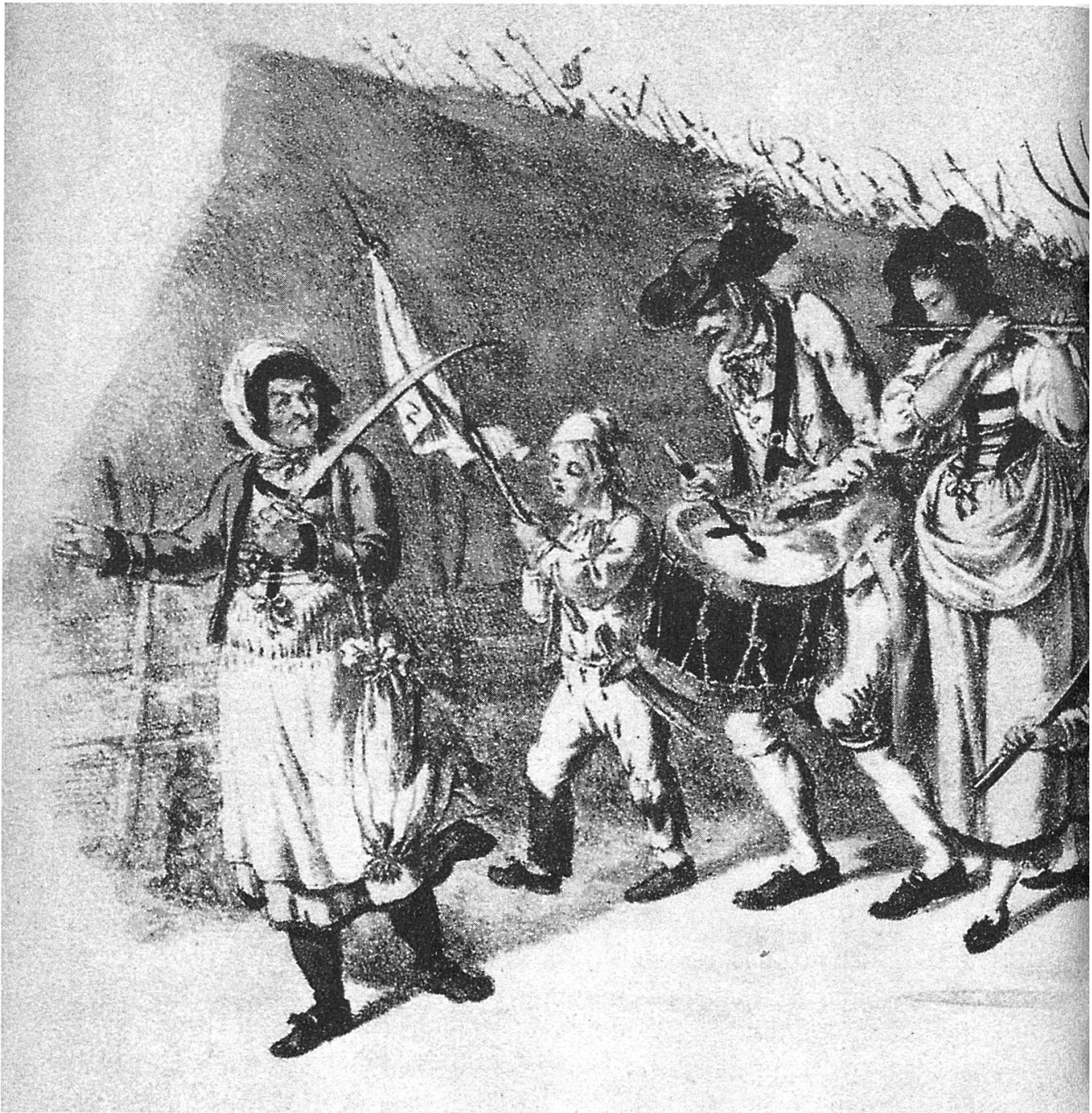
Dort sah sie Karl Ludwig Stettler auf dem Weg in ihre Kantonshauptstadt, um diese verteidigen zu helfen:

«Schaaren von Männern und Weibern und bildschönen Dirnen, schlank wie Tannen und blühend wie Rosen, warme Vaterlandsliebe, und wilde Kriegslust in den sonst so holdselig blauen Augen, stürmten daher unter lautem Gesang von geistlichen Liedern, mit Büchsen, Hallparten, Spiessen, Knütteln und Gabeln in der Rechten, den Rosenkranz zum Gebett in der Linken, der Stadt zu.

*Sagte ich ihnen dann, sie kämen zu spät, Freyburg sey übergeben, so schalten sie mich einen Lügner, oder feigen Flüchtling, oder gar einen Ver-räther, und oft lief ich Gefahr, für meine treu gemeinte Warnung einen Gabelstich oder eine Büchsenkugel zum Lohn zu erhalten.»*¹¹⁶³

Frauen, Freiburgerinnen und Bernerinnen, *«Weiber und Mädchen mit Gabeln, Hallparten und dergl.»*¹¹⁶⁴ sah derselbe Augenzeuge auch in der Stellung von Neuenegg. Frauen schliesslich stellten sich auf dem Tafelfeld dem Landesfeind entgegen, dort, wo Jeremias Gotthelf *Elsi, die seltsame Magd* ausklingen lässt.¹¹⁶⁵

Dass sie dort kämpften, kann keinem Zweifel unterliegen. Rudolf Effinger sah auf seinem Marsch in die Gefangenschaft eine der gefallenen Landstürmerinnen noch auf der Walstatt liegen: *«Auf unserm fernern Marsche sahen wir wieder mehrere Todte neben der Strasse und unter andern eine junge Weibsperson, doch diese war nicht ausgezogen, am Rain gleich herwärts Fraubrunnen.»*¹¹⁶⁶





Aufmarsch des letzten Aufgebots, Frauen, Greise, Mädchen und Knaben, zum Kampf gegen die Franzosen. Notbewaffnung mit bäuerlichen Geräten und Morgensternen. Die Darstellung Franz Niklaus Königs, der 1798 eine ausgesprochen defaitistische Tendenz vertritt, ist ridiculisierend, aber gekonnt. Lithographie von Franz Niklaus König von Bern (1765–1832) nach einem Original im Besitze der Schweizerischen Landesbibliothek Bern aus dem Buch «650 Jahre Schweizerische Eidgenossenschaft», herausgegeben von Eugen Th. Rimli, Verkehrsverlag A.G., Zürich, 1941.

Diese Tote wird wohl namenlos bleiben, da die Frauen 1798 mit 45 Jahren kaum mehr als jung galten, es sich dementsprechend eher nicht um die 45 Jahre alte Anna Bütigkofen aus Büren zum Hof gehandelt hat. Aus Bolligen fielen Barbara Wahli (14 Jahre) und Elisabeth Steiner (22 Jahre).¹¹⁶⁷

Das bedeutet, dass wir für den Weg Schauenburgs von Pieterlen nach Bern die Namen von sieben im Kampf gefallenen Frauen kennen und von der Existenz einer achten mit an Sicherheit grenzender Wahrscheinlichkeit wissen.

Setzen wir diese acht Frauen in Relation zu den 700 Männern, deren Namen auf der Tafel im Berner Münster stehen, zu denen wir noch hoch geschätzte 100 aus verschiedenen Gründen nicht erwähnte dazurechnen, stellen wir ein Verhältnis von Frauen zu Männern im Kampf von 1 zu 100 fest, was bei einer Zahl von rund 20 000 Mann, die über kurz oder lang vom Januar bis zum März 1798 im Westen des Landes auf Schweizer Seite unter den Waffen standen, und einer vergleichbaren Mortalität bedeuten würde, dass rund 200 Frauen tatsächlich mitkämpften.

In Nidwalden kamen am 9. September 1798 beim Franzosenüberfall rund 400 Menschen um, etwa 100 davon Frauen.¹¹⁶⁸ Dieses Zahlenverhältnis ist aber nicht vergleichbar, weil im Unterschied zum September, wo Schauenburg seine Soldaten zum Zwecke des strategi-

schen Terrors einsetzte und ihnen deshalb «*carte blanche*»¹¹⁶⁹ zu beliebigen und insbesondere auch sexuellen Schandtaten erteilte, er sie im März noch an relativ straffem Zügel führte.

Wie immer dem aber sei: Der Maler Franz Niklaus König sah sie am 1. März und zeichnete sie, als Defaitist, der er damals war, skurril: «*Es waren mehrerentheils Weiber, Mädchen und Knaben, alle mit Sensen, Gabeln, Morgensternen, Spiessen, Hauen und Knitteln bewaffnet; sie waren fröhlich, und viele schienen sehr unternemend zu seyn. Eine alte Matrone führte den Zug mit einem grossen Schwerdt auf der Schulter; ein niedliches Mädchen, das ihr folgte, pfiiff lustig ein Liedchen neben einem alten Trommelschläger. <Arme Leutchen>, dachte ich <wenns blitzt und donnert, wirts euch wohl anders ums Herz werden.>*»¹¹⁷⁰

Ferdinand de Rovéréa sah sie auch, die tapferen Frauen von 1798, und hat beschrieben, was ein Trafellet fast anderthalb Jahrhunderte danach auf die Leindwand bringen sollte: «*O! hommes Suisses combien de vous ont dégénéré! [...] Sexe aimable, sexe enchanteur, combien au contraire tu as déployé d'énergie dans toutes les classes de la société! [...] Entre autres des femmes, partout des femmes héroïnes, [...] partout hélas! des femmes victimes de leur courageux dévouement! [...] Quel peintre rendra avec assez de force à la postérité, tout ce que la génération présente doit transmettre*

*aux générations futures pour consacrer l'audace et la fermeté qu'elles firent briller au travers de notre molle et indigne faiblesse!»*¹¹⁷¹

Napoléons Würdigung

Napoléon selbst hat den Schweizerinnen von 1798 und den Männern, die mit ihnen antraten, ein Denkmal gesetzt: *«Le corps bernois avait eu affaire à des forces triples, composées des vieux soldats de la République. Mais, ce qu'il y eut de déplorable quand on parcourut les champs de bataille, ce fut d'y compter des centaines de femmes et des milliers de faux dont ces braves paysans s'étaient armés. Les Suisses traitèrent les Français comme leurs ancêtres avaient traité les Autrichiens; mais que pouvaient-ils faire contre la cavalerie et l'artillerie françaises? Ils se jetèrent en fanatiques sur les canons: il ne cédèrent qu'au nombre et à la tactique.»*¹¹⁷²

Quintessenz für den Korsen: *«Le peuple, comme il arrive toujours dans les guerres de patrie, valait mieux que ses chefs: l'instinct de sa conservation ne le trompait point; il fut grand et malheureux.»*¹¹⁷³

Johanna Margaretha von Erlachs Briefe

Nicht alle Frauen zogen ins Feld. Dass sie durchaus auch daran dachten, zeigen die Briefe der Frau des bernischen Generals, Johanna Margaretha von Erlach, geborene von

Muralt¹¹⁷⁴, zog es ins Feld zu ihrem Mann, zugleich zeigt sich dann auch, dass die Sorge um die Kinder sie von einem solchen Entschluss abhielt.¹¹⁷⁵ Die Briefe zeigen die Welt einer patrizischen Frau im Februar 1798, die Sehnsucht nach ihrem persönlichen Glück, die Freude an ihren Kindern, ihre Gefühle, ihre Alltagsorgen in Bönigen, ihre Gedanken an das Stadthaus in Bern und an das Schloss Hindelbank, vor allem aber eine Liebe *«à la vie et à la mort»*, wie man das Unterschriftskürzel *«ALVALM»* wohl auflösen muss.

Die vier trotz zwei Jahrhunderten, feindlichen Heeren und Bränden noch vorhandenen Briefe im orthographisch liberalen bernischen Französisch des *Dix-huitième* waren im Grauholz in den Stiefeln des Generals, was einem davon sehr gut anzusehen ist.

Nach der Ermordung Erlachs durch verwirrte Landstürmer – sie glaubten einen Verräter zu töten und massakrierten einen standhaften und opferwilligen Verteidiger der Heimat – gelangten die Briefe wieder in die Hände der Absenderin, welche auf dem letzten davon die Worte notierte: *«Ces lettres ont été trouvée dans ses bottes – et m'ont été rendue par miracle –»*. Sie folgen hier im Wortlaut:

«N° 5 Bön. Lundi Soir 12.

J'ay eu une bonne journée cher ami – car j'ay eu ce matin deux lettres celle du 8. et celle du 10. et a cet

éloignement je n'espérois pas même des nouvelles si fraîches – au moins graces au Ciel tu te porte bien – mais tu mène une vie qui doit te mettre au non plus. et pas une idée combien cela doit durer encore; cher bon ami – hélas tout ce que tu me dis sur ta position, incertaine, difficile, dépendante, quoi qu'a la tête d'une armé tout cela je le sens, et le pense sans cesse, et bien plus encore – je suis bien aise que tu sois content du parti que j'ay pris; j'aurais été plus triste et malheureuse, et a Berne et a H. et toujours dans l'inquietude d'être obligée de prendre ce parti la; ici rien ne me trouble dans més pensée constante de toi, que més enfans, qui étant més petits compagnons d'infortune, me sont tous les jours plus chers. nous nous portons bien et nous aurons encore de quoi payer largement quoi qu'il arrive, l'hospitalité de ces bons montagnards. J'ay d'autant mieux fait que si j'avais attendu seulement cette semaine, je ne sais ou j'aurais été nichée, car ils ont beaucoup de connaissances, et tous les jours elle reçoit des lettres de femmes qui doivent arriver, elle les arrange dans des maisons voisines – Jeudi arrive ici dans cette chambre vide M^d Wourstemberguer du Witik... avec son fils. j'aime mieux faire ménage avec elle, que cette M^d Jenner. Quoique je ne la connoisse pas davantage. je veut au moins rester ici jusqu'à ce que tu me dise absolument d'aller plus loin, car alors je ne saurois plus rien de toi; et si nous étions en danger ici, on le seroit

surement tout de même plus loin. quoi qu'un peu plus tart – a moins que tu ne puisse venir nous emmener, alors je te suivraye sans autre regret jusqu'au bout du monde cher bon ami quand est ce que nous nous retrouvrons ensemble – il part un homme d'ici mécredis matin et je lui donnerois cette lettre pour Andrés, voilà a quoi il m'est très utile en ville, c'est de te les faire parvenir au moins celle qui vont par ocasions. je veut aussi lui écrire d'aller un jour a H. pour me faire envoyer ici, différentes choses, et voir un peu ce qu'on y fait, ils vont y avoir bien peur, puis qu'on est obligé d'envoyer du secours a Soleure. Je ne me ferois rien adresser ici directement. Je n'ay point encore quitté mon costume de voyage que je me suis fait a Berne en jupes et cintures, je n'ay j'amaï défait non plus mon coffre jusqu'au fond, je suis toujours prete quoi qu'il arrive, a aller plus loin – bonsoir cher ami puisse tu avoir quelques heures de bon someil qui te fasse tout oublier, excepté combien tendrement je t'aime. alvalm.

le 13. Voila le second jour de brouillards épais et je ne suis pas sortie un pas. M^d la Capt. est aussi toute désolée de ce que son mari a été obligée d'aller a Soleure, cette nouvelle affaire la ne te fera-t-elle point quitter morat. il me semble d'ici qu'ils se rapprochent, et arrivent de par tous les Cotés. mon Dieu que deviendrons nous tous. et toi, toi surtout qui pense si bien, qui ne pense qu'a remplir des devoirs envers ta patrie; qui croit et

espère tout en Dieu. oh qu'il nous réunisse bientôt, et nous le bénirons avec nos enfans. cher ami – et au milieu de tout cela tu ne nous oublie point, que tu est bon, et digne d'être aimé; et aussi comme je t'aime adieu – Dieu te Conserve tes forces, et ta Santé et te rende bientôt a més vœux. adieu alvalm.»

«N^o 6. Bö Mecredis 14 Fevrier

Il est encore arrivé ce matin un Chasseur qui repart demain matin pour morat – si on peut le ravoir je lui donnerois ce billet, mais quoique j'ay dit a cette bonne femme qu'on devoit m'avertir de toutes cés occasions. elle ne comprend pas, qu'ayant écrit hier – j'ay encore quelque choses a dire aujourd'hui. et on la laissé aller – je le fais pourchasser, et sil vient je veux même le voir, et lui parler. un homme quel qu'il soit, qui pourroit me dire t'avoir vu, me seroit un personnage très important. cher ami se soir j'aurois peut être un mot de toi – j'ay envoyé au Neü Hus, je dépense beaucoup de 5 et de 10 bz comme cela. mais quand nous nous reverrons ensemble, nous épargnerons d'autant. Nous somes toujours bien – au ruhme près; le tems est triste depuis 3 jours comme moi; et les circonstances du moment ce qu'il y a de pis – c'est qu'on n'y voit point de fin – et qu'on n'ose même en désirer une de peur de pis – au moins sil plait a Dieu qu'elle quelle soit, nous finirons nos jours ensemble – le plus loin que tu voudra, et le plus caché. et nous n'en serons que plus content.

Quand je pense a cés heureuses 5 années de paix et de bonheur, que nous avons pasés ensemble – et quel orage épouvantable est venu nous séparer, si subitement – et quel désastre s'en suivra encore comme que cela tourne – cher ami – au moins nous sommes bien sur, de nous retrouver sans changement – et sans avoir cessé, de penser et de prier l'un pour l'autre. C'est la Consolation de tous més instant. adieu – je ne veut pas te broyer plus de noir – et Dieu sait si cela te parviendra. adieu cher ami de mon cœur adieu et toujours alvalm.»

«N^o. 9 le 22. au soir

Cher ami que j'aime tant, auquel je pense tant. je ne t'ay pas écrit depuis lundi, hélas j'ay toujours été occupée de nos peuvre petis garçons, trainant et convaessant, et également la poste ne partoît que demain, j'ay bien reçu lundi ton N^o 3. et hiers 4 et 5. du 18. et 19. et cette bonne longue lettre du 19. qui m'a fait tant de bien; hélas il n'y a plus que d'être aimée de toi qui me console de tout, mais quoique tu n'annonce que peu de bonnes nouvelles tu a une résignation et une fermeté, qui me gagne quant je reçois tes bonnes lettres. si seulement Dieu te conserve la santé pour suffire a ta besogne mais quel tems encore pour aller courir le pays. Comme on n'a guere que de mauvaises nouvelles – j'ay appris hier que ma peuvre fille avoit encore perdu sa dernière petite fille dont j'étais reine. cela m'a affligée – une nouvel-

le de ce pays ci c'est qu'on ammene force canons, et munitions – et farines, et qu'il y a 40 ouvriers ocupé a Hinderlachen, et autant au chateau d'unspunnen – les canons sont déjà la et la farine, et la poudre cela rassure les uns et fait peur aux autres. Quand a aller plus loin, je ne saurois ou; il regne déjà a Brients, et Surtout au hasli une petite vérole affreuse, qui fait mourir tous les enfans, et si cela gagne par ici, je déclare que je retourne a Thoun, et de la je ne sais ou on dit que les Cisalpin et les francois, sont entrés dans nos bailliages d'Italie, et que les troupes d'Uri ont rebroussé chemin venant a nous ici, on dit aussi que les Untervalde ne veulent point nous envoyer de troupes, qu'ils sont mal avec les hasler, et que quand ce pays sera vuid d'hommes, ils y viendront peut etre s'en emparer: C'est mon médecin de Brients qui par parenthese est je crois un poltron qui me conte tout cela: més petits garçons sont toujours un peu malades ils ont eu de mauvaises purges, qui les ont tracassé sans éffet; a présent ma mère ma envoyé de se sené dont je leur ay déjà donné a hind., j'espere que cela fera finir toutes ces miseres.

Il doit y avoir eu un grand deux ou trois cent hier pour décider de la nouvelles constitution, c'est ma belle Sœur la cons. qui m'ecris les nouvelles de Berne, elle n'est pas consolante non plus; und nimt kein blat vors maul.

Cher ami de mon cœur, ou? et commen? et qu[and?] nous embras-

serons nous. Il me prend des envie de m'en aller tout droit a Morat, et de cou[rir] avec toi la même chance, mais les petis que tu m'a confié; oh j'en aurois bien soin, et puis tu prie Dieu pour ta petite famille – et nous prions Dieu pour toi; que seulement je puisse bientôt te revoir, et nous nous arrangerons a tout, mieux que bien d'autres.

j'espere que cette lettre t'attendra a Morat, ou qu'elle aura quelqu'ordre de te suivre si tu restois longtems ailleurs – adieu ami de mon cœur qui t'aime tant, je suis toujours bien courageuse; et tacherois de le rester puisque tu m'aime comme cela, espérons en Dieu, et aimons nous alvalm.

Venderdi matin Maurice tousse toujours beaucoup. Mais Robert a très bien dormi depuis deux nuit – adieu le tems est plus doux, nous n'aurons jamais eu que 2 pied de neige. porte toi bien, mon Dieu, porte bien, et aime nous alvalm.»

«N^o 11. le 28. a Bön.

Cher ami il s'en va demain matin un Soldat – qui te portera, ou mettra cette lettre a la poste. nos enfans vont de mieux en mieux, et depuis hier aussi ils reprenent les forces et de l'appetit Jurine ma envoyé un traitement écris pour leur convalessence, et de quoi les purger plusieurs fois, il dit qu'ils ont eu des fievres catarales – mais que la maladie est finie: ils sont tout rejouis et glorieux de marcher tout seul par la chambre. tu Comprend bien que je m'en suis ocupée? et que l'a.b.c. viendra quand il pourra.

il est sur, que cela ma souvent oté presque tout le jours, aucune autre idée pénible. excepté toujours la même, qui dans les moment les plus inquietant, me venoit aussi le plus fortement c'est le désir constant, d'être auprès de toi.

J'ay reçu comme tu vois ton N° 6. ou tu me dis que tu va a Arberg, il me semble que j'en suis plus tranquille. mais ta lettre me prépare a bien des moment facheux, mon Dieu – mon Dieu – si seulement on se retrouve bientôt ensemble.

Il me semble que tout le reste n'est rien et qu'on peut se consoler de tout ensemble quand comme tu dis, on n'a rien a Se reprocher, et qu'on a fait son devoir – oh tu le fais bien, et tu en avale bien jusqu'à la lie –

Crois tu prévoir de revenir bientôt une fois en ville – sans cela j'ay bien envie de faire retourner cette cuisiniere et même Andrés a Hind. Pourquoi au reste ne le fait tu pas revenir auprès de toi; je suis Sûr que lang, est aux abois. je compte si les choses en restent encore au même point d'ici a 8 jours faire venir ici deux caisses de linges. que Tomet menera a Thoun – je voulais aussi te demander si Tomet ne pourroit pas remettre au Ministre 20 ou 40 crone, pour payer le boucher, et la lessive, et rembourser a toutes cés 7 ou 8 gens. ce qu'ils on déboursé. il me semble que c'est le mieux, comme que cela aille, ce n'est pas lui qui sera en perte. si tu veut me répondre un mot la dessus. je me charge de l'exécution.

Adieu cher bon ami de mon cœur; quand est ce que je pourrois t'embrasser, quand? pourrons nous pleurer ensemble, tout ce que nous avons souffert l'un sans l'autre. adieu, je tiens toujours mon courage a deux mains, et je prie Dieu de me le conserver, et de te conserver. adieu porte toi bien – tu sais comme je t'aime alvalm.»

Demonstrationen

Es ist kaum möglich, Opferbereitschaft und Engagement der Schweizerinnen von 1798 zu überschätzen.

Am 3. März 1798 scheiterte jedoch in Bern die geplante Frauendemonstration. Es kam hingegen trotzdem zu Demonstrationen vor und im Rathaus. Hans Conrad Wyss schilderte sie am Tage danach: «Banden von Soldaten drangen ins Rathhaus, oft ohne einen Offizier; bald Der, bald Dieser führte das Wort, beschwerte sich über die Offiziere und dass sie von ihnen verlassen, verrathen gewesen. Solche Klagen wurden von Compagnien angehört, deren Hauptleute an ihrer Spitze todt geblieben sind. Andere drangen mit Ungestüm auf das Rathhaus und verlangten, vor den Kriegsrath gelassen zu werden. Sie wollten Waffen, Munition und dass man ihnen Offiziere gebe. Für alle Forderungen fanden sie stets, wie gerecht und billig, geneigtes Gehör; aber exaltirt und unglücklich verblendet sollte alles auf das erste Wort,

das ab ihren Lippen fiel, in bester Ordnung dastehen. Auf den Strassen führten sie die gleichen Reden, äuserten die nämlichen Beschwerden. Auf der Stelle versammelten sich immer eine Menge Volkes um sie und Bürger predigten einer Menge Zuhörer, der Eine dies, der Andere etwas anderes, aber niemand den Text, der allein in diesen schwersten Augenblicken die Gemüthsstimmung Aller vereinigen und lenken sollte. Ungeachtet aller meiner Vorstellungen gelang es mir nicht, meine Herren Repräsentanten und einen Theil der Kriegsräthe für diejenige Stimmung zu lenken, die in diesem Augenblicke so dringend erforderlich gewesen wäre. Berns Schicksal mag nun in wenigen Stunden eine Wendung nehmen, wie es immer will, ich weiche nicht von der Stelle und erachte meines Standes und meiner hohen Principalen Ehre wie meine Pflicht nicht verkannt zu haben. – Ihro Gnaden Steiger hat mit Muth und Würde gestern der höchsten Versammlung angezeigt und durchaus verlangt, wann es zu einer Capitulation kommen solle, so verbete er sich, dass seiner darin im mindesten Erwähnung geschehe. Er werde sein Schicksal mit Ruhe auf alle Weise erwarten.»¹¹⁷⁶

Dies war Steigers Haltung. Die Haltung der Mehrheit aber war, die Brune zugesandte Note vor dessen Antwort vorausseilend zu erfüllen, nicht nur mit dem Rückzug der Truppen militärisch, sondern auch politisch.

Letzter Tag des bernischen Kriegsrates

Noch aber gab es den Kriegsrat unter Schultheiss Albrecht von Müllinen. Was unternahm diese Behörde am letzten Tag ihrer Existenz?

Sie ersetzte den Divisionskommandanten 3 durch den Hauptorganisator des Widerstands vor der Stadt Solothurn, Friedrich von Wattenwyl, «da sich H. General von Büren von seiner Division entfernt».¹¹⁷⁷

Das war eine relativ forsche Aussage, in Wirklichkeit existierte zu jenem Zeitpunkt die Division als zusammenhängende Heeresinheit gar nicht mehr, in ihren einzelnen Truppenkörpern nur noch höchst fragmentarisch. Deshalb merkte auch kaum jemand einen Unterschied, als am 4. März derselbe Friedrich von Wattenwyl nun von der Militärischen Kommission¹¹⁷⁸ zum Kommandanten der 1. anstatt wie tags zuvor der 3. Division ernannt wurde und das Kommando über die 3. ebenso vakant blieb wie jenes über die 2., deren Chef Graffenried, als er neue Befehle verlangte, kurzerhand – aber gewiss sinnvollerweise – nach Neuenegg geschickt wurde.

Der Kriegsrat hatte bekanntlich nach dem Fall Freiburgs am 2. März die in Murten stehende 1. Division auf die Saane-Sense-Linie zurückbefohlen und gleichentags den Marsch der in Büren an der Aare stationierten 2. Division Graffenrieds und der 3. Division Bürens auf

die Stadt Bern zu deren Schutz angeordnet, ohne diese Befehle auf dem Dienstweg über General von Erlach zu leiten, dessen Divisionen deshalb ohne Willen und Wissen ihres Oberbefehlshabers einen Marsch auf die Hauptstadt antraten.

Erlach selbst hatte denselben Rückzugsbefehl mit Abgangszeitpunkt 2. März, 18.00 Uhr, auch noch erhalten: «*Vous marcherez [...] avec toutes Vos forces sur la Ville, pour la Couvrir; les mêmes Ordres ont été données à M^r de Graffenried à Buren, et à M^r de Buren à Wanguen.*»¹¹⁷⁹

Diese nicht richtig vorbereiteten Bewegungen hatten bei der Bevölkerung Unruhe und bei der Truppe einen weitverbreiteten Zusammenbruch der Disziplin bewirkt. Graffenried erhielt am 3. März von seinen um Bern verlegten Formationen – bestandesmässig der Hälfte der bernischen Armee – keine Rapporte und fand am 3. März 24.00 Uhr auf dem befohlenen *Allarm-Plaz* nur das treue Bataillon Aarau und Brugg – es hatte allerdings auch den weitesten Weg nach Hause und deshalb eine höhere Hemmschwelle vor einem entsprechenden Entschluss – im Bestand von 300 Mann¹¹⁸⁰ anstelle seiner Division, die am 25. Februar noch 8300 Mann gezählt hatte.¹¹⁸¹ Immerhin verlangte Graffenried trotz Erschöpfung nicht Urlaub, sondern «*einen bestimmten frischen Befehl*».

Wenn sie ihm nur leichter gefallen wären, dem Kriegsrat, diese Be-

fehle! Aber es herrschte bereits die Stimmung, die Hans Conrad Wyss am 4. März um 08.30 Uhr in die Worte fassen sollte: «*[...] es will Niemand mehr befehlen [...]*»¹¹⁸²

So wurden Erlach von Bern aus die Note Brunen und die Gegennote Berns zugesandt, deren Punkte 1 bis 7 wie gezeigt identisch waren und die in Punkt 1 «*licencier les Milices, qui forment l'armée Bernoise*» vorsahen.¹¹⁸³

Der General des Feindes, Schauenburg, erhielt das Gleiche einen Tag früher von der Regierung¹¹⁸⁴, Berns eigener General, Erlach, einen Tag später über der Unterschrift «*Müller Secrétaire Substitué du conseil de Guerre*».¹¹⁸⁵

Eine üblere Behandlung als Erlach damals hat kaum mancher General jemals von seiner eigenen Regierung erfahren.

Da der Kriegsrat vor 18.00 Uhr direkt die 2. Division von Büren an der Aare auf Bern zurückbeordert hatte¹¹⁸⁶, befahl Erlach in der Nacht vom 2. auf den 3. März, um auf der Rückzugsstrasse dieser Hälfte seiner Armee nicht nackt dazustehen, zwei von Nidau kommende Bataillone nach Schüpfen in seine vorgeordnete zweite Position.

Wie Erlach am 3. März, 01.00 Uhr, in Schüpfen dachte, erfahren wir aus einer Depesche an den Kriegsrat, vielleicht der Botschaft, die Effinger anschliessend nach Bern brachte: «*Vier Bataillone habe ich in Buchsee, Seedorf, Wylhof, nahe an das Grauholz verlegt, die übrigen*

*auf Frienisberg und Schüpfen beordert, welches in Allem acht Bataillone ausmacht, die aber erst morgens eintreffen können, weil sie den ganzen Tag und die halbe Nacht unter dem Gewehr gestanden sind.»*¹¹⁸⁷

Am 3. März, 02.00 Uhr, legte sich der begreiflicherweise stark ermüdete Erlach auf ein Bett im Wirtshaus von Ortschwaben.¹¹⁸⁸ Der am besten berittene von Erlachs drei Adjutanten, Rudolf von Effinger, ritt nach Bern, um Verhaltensbefehle zu holen. Auf dem Brückfeld brannten die Biwakfeuer der eidgenössischen Zuzüger. Effinger begegnete einem alten Dienstkameraden aus Holland, dem Glarner Kommandanten Fridolin Paravicini. Paravicini sagte, die Zuzüger würden abmarschieren, weil sie sich überzeugt hätten, dass den Bernern *«nicht mehr geholfen werden könne»*.¹¹⁸⁹

Um 06.00 Uhr war Effinger wieder bei Erlach, und dieser verlegte ja der neuen Lage entsprechend sein Hauptquartier in Peter Ludwig von Tavel's Landgut Wylhof (das 1799 von Phil. Eman. Fellenberg gekauft und unter dem neuen Namen Hofwil berühmt gemacht werden sollte).¹¹⁹⁰

**«Wann Euer Gnaden wollen,
dass ich mich wehren soll,
so senden sie mir gleich
4 bis 5 Bataillone»**

General von Erlach war krank. Seine Ruhe musste am Nachmittag des 3. März – nachdem er um 12.30

Uhr nach Bern die Auflösungserscheinungen in der Armee geschildert und geschrieben hatte *«Wann Euer Gnaden wollen, dass ich mich wehren soll, so senden sie mir gleich 4 bis 5 Bataillone»*¹¹⁹¹ – von den Adjutanten mit Pistolen gegen zudringliche Gesuchsteller geschützt werden, die ebenso verständlicherwie unsinnigerweise eine Verlegung der Truppen an die Solothurner Grenzen verlangten. Der General brauchte Truppen, aber das Misstrauen war gross geworden.

Das Schwyzer Kontingent etwa, welches am 2. März, 10.00 Uhr, von Münchenbuchsee weg in Richtung Büren an der Aare marschiert, nach Oberwil gelangt, danach jedoch befehlsgemäss wieder zurückmarschiert war, kam am 3. März, 03.00 Uhr, in Münchenbuchsee zur Nachtruhe.

Der Einsiedler Trompeter Augustin Gyr erlebte an jenem 3. März in Münchenbuchsee die Ankunft des zum nahegelegenen Wylhof dislozierenden Erlach: *«Das Volk war erstaunlich verwirrt, und schaumte vor Wuth über diesen General, welcher ebenfalls mit Falschheit umging, einige rieten; gehen, wir wollen ihn erdrosseln, andere wir wollen diesen Spitzbuben durchbohren, er verdient nicht mehr, und so ging es den ganzen Morgen.»*¹¹⁹²

Die Schwyzer sahen *«von allen Seiten her ganze Schaaren von Volk, Kanonen, Munition, Wagen ohne Bedeckung in völliger Unordnung»* kommen. Erlach zählte zunächst

noch auf sie, wurde aber auch von ihnen durch ihren Abmarsch enttäuscht.¹¹⁹³

Der Weg der Schwyzer nach Worb in eine Art Warteraum offenbart die Zerrissenheit zwischen Widerstandswillen und Ohnmachtsgefühl. Zur Papiermühle zurück, also auf die zu erwartende französische Operationslinie, dorthin, wo sie, im Unterschied zu Worb, etwas hätten nützen können, wollten die Soldaten dann freilich nicht mehr ziehen. Ihr im Bernbiet ansässiger Landsmann Beat Steinauer habe ihnen gesagt, *«in Bern seye alles verkauft, er wüsse sicher, dass die Capitulation dorten unterzeichnet seye»*.¹¹⁹⁴

Vielleicht war Steinauers Quelle teilweise, zum Beispiel über ein Projekt, wirklich informiert, vielleicht sprach sie die Wahrheit in der Art der heiligen Elisabeth von Ungarn. Tatsache bleibt, dass es auch die eidgenössischen Zuzüger nach Hause zog.¹¹⁹⁵

Trotz alledem arbeitete Erlach eifrig und nach Kräften an seiner zweiten Position. In Aarberg hatten die Waadtländer Rovéréas Römers Zürcher abgelöst. Selbst diese Treuesten der Treuen erklärten nunmehr, nicht weiter zurückweichen zu wollen, wären also Erlach, hätte er so disponieren wollen, zum Beispiel nicht für den Einsatz im Grauholz zur Verfügung gestanden.

So wenigstens wird Rovéréa auszuliegen sein, der um 09.30 Uhr seinem General aus Aarberg schrieb:

*«Je suis décidé à defendre ce poste jusqu'à mon dernier homme en attaquant en rase campagne, si l'ennemi arrive comme on l'annonce; je ne pouvais d'ailleurs obtenir de mes gens un pas de retraite de plus.»*¹¹⁹⁶

Die Zürcher, deren zweites Bataillon aus dem nunmehr auf sich selbst angewiesenen Amt Erlach¹¹⁹⁷ zurückmarschiert war und sich mit dem 1. Bataillon vereinigt hatte, sollten in Frienisberg die linke Flanke der geplanten neuen Armeestellung Erlachs halten. Der General schickte Oberst Römer am 3. März aus dem Wylhof den folgenden Befehl: *«Je suis menacé ici par Soleure, ou plustot de Lohn et Fraubrunnen, et on me dit que les françois ont poussé une petite colonne par Diesbach et du côté d'Affoltern. Cela se presente de votre côté. Je vous demande, Monsieur le Colonel, de vouloir vous opposer avec vos troupes à cette colonne françoise, et vous autorise à tirer à vous, si vous en avez besoin, toutes les troupes à votre portée.»*¹¹⁹⁸

Zerrütteter Widerstandswille

Oberst Manuel meldete sich aus Schüpfen mit der Nachricht, diese Nacht schlafe sein Bataillon in der Kirche, aber *«cela ne peut durer»*¹¹⁹⁹, das Bataillon Tillier suchte bei der Papiermühle sein Nachtquartier¹²⁰⁰, C. May richtete aus Urtenen direkt einen Brief an Kriegsratspräsident Mülinen, um ihm mitzuteilen, er könne sich auf sein Bataillon Aar-

burg nur bedingt verlassen, da er wenig Leute, keine Dragoner, keine Weisungen habe und seine Soldaten von Gerüchten terrorisiert würden, *«que les Français sont entré dans l'Argau et maîtres d'Aarbourg»*. Er begehre von Mülinen *«des ordres positifs»*.¹²⁰¹

Zwar nicht direkt an den Präsidenten, aber ebenfalls an den Kriegsrat und nicht an den General ging das unter anderem mit *«Amman Iseli von Grafenried»*, *«Benedict Meyer, Weibel»* und *«Hans Aeberhard Grichtsäss»* unterzeichnete Sendschreiben aus Fraubrunnen, das verlangte, *«dass das Bataillon des untern Theil Landgerichts von Zollikofen in das Amt Fraubrunnen könnte zurückgezogen werden. Das Schloss Fraubrunnen ist von Einwohnern fast entblösst und da die March an dem Limpach bis nach Kräylichen ein Vortheil sein würde, solte selbiger Bach ohne anders besetzt werden.»*¹²⁰²

Der Widerstandswille, der hier zum Ausdruck kommt, konnte nicht wirksam werden, weil das Vertrauen zerstört war und die Armee sich weitgehend aufgelöst hatte und noch dauernd weiter auflöste.

Um 19.00 Uhr schrieb Erlach aus dem Wylhof nach Bern: *«Ich habe die Ehre Euer Gnaden einzuberichten, dass diesen Abend die Dragoner-compagnie Fischer von Rheinach, ohne Abscheid zu nehmen, sämmtlich nach Hause marschirt seien.»*¹²⁰³

Die Bewegungen erfolgten freilich in beide Richtungen, aus dem

Feld nach Hause und von zu Hause ins Feld. Die beiden Offiziere meinten es ohne Zweifel ehrlich, die am 3. März aus Engistein schrieben, bis auf 7 Mann seien sie von allen Leuten zweier Kompanien verlassen worden: *«Wir bitten also nochmals um Befehle für uns, und sonderheit für die braven Leute, die uns aus treuer Anhänglichkeit gefolgt sind.»*¹²⁰⁴ In der Kirchgemeinde Herzogenbuchsee *«hat sich das Volk versammelt und ohne Befehl ihrer Officiers die Sturmglocke angezogen, sich bewaffnet und die hier aufbehaltenen Armatur und Munition genommen»*, wolle nun aber *«Befehle Hilf und Zuzug»*.¹²⁰⁵

Das *«Batⁿ Huttwyl, Reg. Wangen»*, eines der beiden vom Weissenstein über Wangen an der Aare nach Hause gegangenen Bataillone, stehe für einen erneuten Einsatz zur Verfügung, wollte der Ausgeschosene Ulrich Schmid am 3. März 1798, 19.00 Uhr, aus Eriswil melden.

Vor Abgang des Briefes begab sich das Bataillon tatsächlich nach Herzogenbuchsee, am nächsten Tage¹²⁰⁶ dann allerdings wieder nach Hause.¹²⁰⁷

Das Füsilierbataillon Emmental 3/4 wählte Landvogt May von Brandis zu seinem Kommandanten, der die Mannschaft nach Burgdorf führte, von wo aus er den Kriegsrat um *«bestimmten Befehl und Auftrag»* ersuchte.¹²⁰⁸ Ins dortige Schloss waren mittlerweile die beiden Fahnen und die zwei Bataillonsstücke des bis auf 15 Mann auseinandergesto-

benen Bataillons v. Tavel gegeben worden, das sich über die Brücke von Solothurn nach Herzogenbuchsee zurückgezogen und dort aufgelöst hatte.¹²⁰⁹

Noch weiter im Osten glaubte Vizekommandant Stettler auf Aarburg den Landsturm nicht auslösen zu sollen, «*weilen [...] die en débandade zurückgekommene Mannschaft, bei deren kein Officier sich befindet, nicht wieder gegen den Feind anrücken würde*» und er andererseits mit der lokalen Mannschaft für die Sicherheit der Festung sorgen müsse.¹²¹⁰

Major Stürler wollte vom Kriegsrat wissen, wie über seine Leute vom Regiment Zollikofen «*disponirt seye*», da, erfahre er dies nicht, sie «*wieder auseinander [...] gehen*». ¹²¹¹ Die beiden Frutiger Bataillone Wattenwyls und Manuels, beide in Schüpfen stationiert, bezeugten einen sehr starken Willen, zusammenzubleiben. «*Il y a dans ces 2 bataillons une indignation extrême 1° du decret du 1 Mars qu'ils attribuent à des traitres 2° de ce qu'on n'a pas permis l'attaque et soutenu depuis Nidau leur troupe attaqué, par une diversion.*»¹²¹²

Angriffsbefehl, Gegenbefehl, Rückzugsbefehl ...

Die Zerrüttung der bernischen Armee ist zweifellos in erster Linie und ganz direkt auf die beiden vom Kriegsrat direkt den Divisionskommandanten erteilten Befehle vom

1. März (Gegenbefehl gegen Erlachs Angriffsbefehl) und vom 2. März (Rückzugsbefehl auf die Stadt Bern) zurückzuführen.

Dazu kamen die Wirkungen der Insubordination (Graffenrieds Leute, die sich weigerten, anzugreifen) und des Versagens von militärischen Chefs vor dem Feind (Gross in Nidau). Daneben aber dauerte die gezielte Subversion der Armee an. Anders jedenfalls hält es schwer, folgende Meldung Hauptmann Fischers aus Ortschaften zu interpretieren: «*Ein Kanonier-Unteroffizier kommt aus Gümnenen, bringt die Nachricht von Hⁿ Lieutenant Kopp den Befehl erhalten zu haben, dass alle da liegende Mannschaft sich nach Hause begeben könne, mit Hinterlassung ihrer Artillerie.*»¹²¹³ Interessant ist immerhin, dass diese Meldung ja weitgehend dem Punkt 1 sowohl der Note Brunen als auch der Gegennote Berns entsprach.

In diese Agitation, die einerseits generell vorkam, andererseits einen spezifisch emmentalischen Charakter annehmen konnte, wurde am 3. März auch ohne sein Wissen der Landvogt von Landshut einbezogen, der dem General das höchst auffällige Anliegen von Utzenstorf und Bätterkinden vortrug, «*ihre sämtlichen regilierten Compagnien [...] wieder zurück nach Hause*» zu erhalten¹²¹⁴, was angesichts der Franzosen im Solothurnischen plausibel erscheinen konnte, aber wohl tatsächlich als Vorbote des emmentalischen Sonderweges vom 4. März

mit Abschluss einer Separatkapitulation zu sehen ist.

Erlach schrieb dem Kriegsrat am 3. März vom Wylhof aus, er habe gar keinen Bericht von Murten erhalten und wisse deshalb nicht, «*wo die dortigen Truppen hingekommen sind*». ¹²¹⁵ Ob er es je noch genauer erfuhr, ist sehr zu bezweifeln.

Lage im Westen

Auch der Westen gehört aber zu unserem Thema. Schauen wir also nach! Der Ursprung der Agitation von Ortschaften her und mit ihm der innere Zusammenhang der Ereignisse wird uns dabei sehr bald deutlich.

Franz Ludwig Wurstemberger erlebte jene Tage an der Spitze des 1. Selekt-Bataillons des Regiments Oberland: «*Zufolge erhaltener Ordre marschierten wir den 8^{ten} Hornung von Bern auf Gallmiz und Oberried, den 9^{ten} auf Murten, wo wir den Dienst mit dem daselbst stehenden Corps verrichteten und in Montelier und Leuenberg einquartiert waren. Den 2^{ten} Merz, bei der Retirade von Murten auf Gümminen, wurde die Compagnie Wurstemberger, von Burgdorf, von diesem Bataillon zur Bedekung der schweren Artillerie detaschiert und begleitete selbige nach Allenlüften; von dort kame solche den 3^{ten} wieder zum Bataillon, welches bei den Batterien zwischen Gümminen und Allenlüften, nebst 2 Stammcompagnieen von Sternenberg, postiert war. Den gleichen Tag,*

Abends gegen 4 Uhr, entstunde ein falscher Lärm, indemme ein Wagenmeister, Namens Trummer, aus dem Dorf Gümminen heraufgelauffen, welcher schrie, man sollte die Wagen anspannen. Auf dieses Geschrei flüchteten die Stamm-Compagnieen über alle Zäune nach dem Holz, gegen Allenlüften zu, wie auch einige Kanoniers von der Batterie, die Hr Lieutenant Kopp commandierte. Ich liess das Bataillon ins Gewehr treten und obgemeldten Trummer arretieren, auf Gümminen führen und den Rapport dem Herrn Commandant von Wattenwyl [...] machen. [...] Als wir gegen Abend die Feuer anzündeten, so kamen die Stamm-Compagnieen verstreut wieder zurück und begaben sich auf ihre Posten. – Die ganze Nacht hindurch sprach die Mannschaft dieser Compagnieen von Verrätherey und dergl. wollten auch die Soldaten meines Bataillons dessen bereden, aber vergebens.» ¹²¹⁶

Verhältnisse in Neueneegg

Die Verhältnisse in Neueneegg gestalteten sich wenn möglich noch schwieriger als jene zu Gümminen. Vom 2. bis zum 4. März kommandierte in Neueneegg Gabriel Muttach. Sein eigener Bericht ist ungeschminkt:

«*Den 2^{ten} Nachmittag wurde dem Unterschriebenen der Auftrag gegeben, sich nach Neueneegg zu begeben, um das Comando des dort sich befindenden Detachements der Divi-*

sion des Ober Comandanten von Wattenwyl von Loin zu übernehmen. Er langte aber erst bey der Abenddämmerung dorten an, konnte also die Disposition der Truppen nicht mehr besehen.

Diese bestunden damals aus dem Batt: von dem Regiment Sternenberg, so zu Freyburg in Garnison gelegen, ein Fusilier Batt: vom Regiment Konolfingen und ein Fusilier Batt: vom Regiment Emmenthal, nebst zwey Compagnieen Dragoner; in der Nacht kam noch ein Batt: von Siebenthal und eine Comp. von Zofingen angerukt. Von freyburgischen deutschen Bauern hatten bey 700 Mann darzu gestossen.

Die ganze Nacht wurde bivaquiert; die Mannschaft war aber sehr durch ihren Rückzug von Freyburg ermüdet, und da keine Rechnung auf die Freyburger ware gemacht worden, noch auf die Truppen, die nachher anlangten, so war Mangel an allen Lebensmitteln. Den 3^{ten} Morgens wurde eine bessere Position genommen. Die Truppen hatten sich ein wenig erholt und schienen guten Muths zu seyn. Das Batt: Sternenberg ausgenommen das völlig desorganisiert war und davon sich viele die Nacht durch davon machten.

Unglücklicherweise kam kein Proviant hingegen Nachmittag ein Fass mit Brandtenwein, welchen die Truppen sozusagen verschlangen. Dadurch wurde viel Unheil und insubordination verursacht. Ein armer Priester, der mit einem Pass versehen ware, wurde, als ein Spion, niederge-

schossen und als man den Leuten abwehren wollte, so wurden sie wüthend, so dass Nichts mit ihnen vorzunehmen war. Gegen Abend desertirten die zwey Compagnieen Dragoner von Tillmann und Effinger, ohngeachtet diese beiden Hauptleute Alles thaten, sie davon abzuhalten. Auch die Scharfschützen Comp. von Gatschet, die sich in Murten so wohl verhalten hatte, war nicht zu vermögen da zu bleiben, sie kam am Morgen und verliess uns am gleichen Abend. Durch alle diese Ereignisse und da kein Proviant anlangte wurde die Mannschaft noch mehr aufgebracht.

Das Brod kam endlich gegen Abend an und wurde ausgetheilt; das Fleisch hingegen langte erst nach 10 Uhr Nachts an, und da wir keine Feldkessel hatten, so konnte keines gekocht werden. Die Leute waren sehr abgemattet und mussten dennoch, ohne einen Tropfen Wein zu erhalten, wieder bivaquieren. Man suchte unterdessen, sie soviel möglich bei ihren Feuern zu behalten, denn sie legten sich aus Mattigkeit sogleich schlafen.

Den gleichen Abend erfuhren wir, es seye durch die französischen Generalität eine reconnaissance gemacht worden. Wir wurden auch avertiert, dass die Posten lengs der Sensen diese Nacht sollten angegriffen werden. Wir waren demnach so gut möglich auf unserer Huth. Ich war aber sehr bekümmert, weilen ich sahe, dass es nicht möglich ware, unsere Leute hinlänglich zu verhin-

*dern, auf freyer Weite, neben ihren Feuern sich schlafen zu legen, und ohngeachtet man immer patrouillirte, so ware dennoch zu befürchten, dass unsere Leute, die in diesem Dienst nicht genugsam unterrichtet sind, sich würden übernehmen lassen, wenn der Feind des Nachts angreifen sollte.»*¹²¹⁷

Interessant ist, dass Mutach in Neueneegg wie Erlach am 3. März eine Abschrift der Note Brunen an Bern, nicht jedoch eine Abschrift der bernischen Gegennote an Brunen erhielt und diese deshalb beim Kriegsrat verlangen liess, da sie «zu unserem allfälligen Verhalt wesentlich scheint».¹²¹⁸

Die 1. Division

Um den Kontext der geschilderten Ereignisse zu verstehen, ist es unerlässlich, noch einmal auf den Weg der 1. Division, zu der die bei Neueneegg eingesetzten Truppen ursprünglich gehört hatten und in einem lockeren Sinne noch immer gehörten, auf der Stufe Division zurückzublicken.

Die 1. Division war bis zum 24. Februar unter dem direkten Kommando Carl Ludwig von Erlachs gestanden. Ihn hatte sein Stellvertreter Ludwig von Wattenwyl abgelöst, welcher sich am 27. mit «*pétitionnaires du bataillon de Ryhiner et de tous les dragons de Heggi*»¹²¹⁹ konfrontiert sah. Zwei Petitionäre von jedem Verband gingen weiter nach Bern.

Erlach kam am 28. auf einen kurzen Besuch nach Murten¹²²⁰, konnte aber die Unruhe in der Division offensichtlich auch nicht stillen. Der Kriegsrat gab in einem Brief an Wattenwyl am 28. Februar seinen klaren Unmut über die Petitionäre zum Ausdruck, die teils mit, teils ohne Genehmigung nach Bern gegangen seien, und verlangte Bestrafung «*nach Würdigung*» der Umstände.¹²²¹

Die Division Wattenwyl war an diesem Tag zweigeteilt, das Gros in Murten unter dem Divisionskommandanten, das Kommando Stettler mit 500 Mann, dazu 2350 Freiburger und Schwarzenburger völlig selbständig in Freiburg, dazu je eine Kompanie in Laupen und Neueneegg sowie zwei Füsilierbataillone, insgesamt im Raum Freiburg – Laupen – Neueneegg 4300 Mann, allerdings ohne einen festen Oberbefehlshaber, auch wenn sich das freiburgische *Comité militaire* bei Stettler versammelte und diesem eine Art moralischer Aszendenz zukam, die er allerdings im Konfliktfall gegenüber dem freiburgischen *Général en chef* «*Mr. le Conte de Reynold*»¹²²² und dessen erfahrenen Obersten hätte behaupten müssen. Stettler schrieb seinem General auf dem Dienstweg, also über Wattenwyl, das Loch zwischen Freiburg und Murten mache ihm Sorge.¹²²³

Am 1. März hätte der von Erlach befohlene Angriff auch im Abschnitt der Division Wattenwyl er-

folgen sollen. Es ist nun interessant, zu lesen, wie sich der damals verantwortliche Divisionär am 15. März an die Erteilung des Gegenbefehls erinnerte: *«Par bonheur que j'ai été instruit de ce contre-ordre, par Messieurs les Députés, deux ou trois heures avant qu'il me soit parvenu par le Général, et tout était déjà contremandé lorsque j'en reçus l'ordre de lui.»*¹²²⁴

Der Rückzug aus der Stellung von Murten in der Nacht vom 2. auf den 3. März wurde weitgehend von einem *Aide de camp* Erlachs, Kneubühler, angeleitet. Der Rückzug ging nach Gümmenen, wo sich das neue Hauptquartier der Division befand, und von dort für einen Teil der Truppen weiter nach Laupen, Neuenegg und Marfeldingen.

Der Kommandant der Division schreibt: *«Depuis notre arrivée à Gumine je n'ai plus revu aucun Dragon.»*¹²²⁵ Wattenwyl hatte das Regiment Burgdorf unter Brigadier Rudolf Stettler nach Marfeldingen, die verstärkten Bataillone Ryhiner und Wattenwyl nach Laupen, zwei Bataillone nach Neuenegg, zwei nach Gümmenen und eines samt Dragonern, Jägern und Artillerie nach Allenlüften beordert.¹²²⁶

Ganz real waren aber bereits diese Dispositionen nicht mehr: *«L'après-midi commença la fièvre de l'armée. Des paysans et des femmes exitaient la troupe; on parlait de trahison, les officiers étaient les traîtres; à Berne on était trahi; les parlementaires vendaient la patrie.»*¹²²⁷

Ein Divisionskommandant verliert die Nerven

Ludwig von Wattenwyl verlor die Nerven. Er blieb zwar bei der Truppe, verabschiedete sich aber schriftlich von den Kommandanten seiner Division mit einem Befehl, der fatale Folgen haben sollte:

«Vu l'abandon des Troupes de mon détachement je me retire sur Berne; faites le savoir aux détachements de Neueneck et de Dörishaus, et que j'ai avis de LL. EE. du Conseil de guerre, que cette nuit les français attaqueront les postes de Guminen, Neueneck et Grauholz. Conduisez vous d'après vos forces et les circonstances.»

*Gumine le 3. Mars
1798.*

*L. de Watteville Col.
Command^t la division.»*¹²²⁸

Niklaus Friedrich von Mülinen stellte Wattenwyl an jenem Abend im Wirtshaus zum Kreuz in Gümmenen, dem Divisionshauptquartier, zur Rede: *«[...] mon commandant, sagte ich, qu'est-ce qui peut vous faire prendre un parti aussi désespéré? nous avons ici une chaîne de postes excellents, que voulez vous que nous fassions à Berne, [si] l'ennemy est ici? Monsieur, erwiderte er, mon parti est pris, je vois que tout le monde s'en vâ, le desordre est extrême, nous marchons sur Berne. Ich erwiderte ihm, es sei mir bekannt, dass einige Landstürmer und andere*

schlechte Soldaten ihre Fahnen verlassen hätten, aber ich komme aus dem Lager, es habe daselbst noch manches brafe Bataillon, cette retraite sans avoir vû l'ennemy serait une tâche ineffacable! Ich sprach laut und lebhaft, die Adjutanten erwachten, keiner aber unterstützte meine Meynung. Er unterbrach mich ganz kaltblütig: retournez à votre corps, nous nous reverrons demain matin.»¹²²⁹

Ähnlich wie Mülinen erging es wohl Karl Ryhiner, der dem Kriegsrat nach Empfang der Notiz Wattenwyls aus Laupen schrieb, ihm, Ryhiner, bleibe nun nichts mehr übrig, «als mich durch den Forst auf Wangen zurückzuziehen». Ryhiner stand in Laupen an der Spitze zweier Bataillone, der beiden Kompanien Hausleute, einer Kompanie Scharfschützen und verfügte über etwas Artillerie.¹²³⁰

Absetzbewegungen bei den eidgenössischen Zuzüchern

Die Vorgänge um die Übergabe Freiburgs und um jene des festen Solothurn an die Franzosen sowie die zunehmende Zerrüttung der bernischen Armee verstärkten bei den eidgenössischen Zuzüchern aus den demokratischen Kantonen die Absetzbewegung.

Feldkriegsrat Hans Conrad Escher schrieb Oberst Römer: «*Les contingents d'Uri, Schweitz, Unter-*

walden et de Glaris étant sur le départ, on croit qu'on pourra les ramener [...]»¹²³¹

Der Kriegsrat liess Erlach zunächst wissen, die Glarner wünschten ihre Mannschaft mit jener von Uri und Schwyz zu vereinigen¹²³², wohl etwas später dann, dass «*die Glarner und Urner Succurs-Truppen sich weigern zu marschiren»*.¹²³³

Für diese Weigerung der Glarner Zuzüger liegt die urkundliche Bestätigung vor: «*Auf erhaltene Aufforderung der Succurs-Truppen von Glarus diesen Abend nach Schüpfen zu marschiren, können weder die Feldkriegsräthe noch der commandierende Herr Oberst dem Begehren des uns vorgelegten Plans, und der Instructionsmässige Vereinbahrung der Succurs-Truppen von Uri und Schweiz als nicht entsprochen ansehen, und desswegen hierzu einzuwilligen sich ausser Stand gesetzt befinden. Bümpliz den 3^t Merz halbneun Uhr abends 1798. Zopfi Kriegsrath Müller Kriegsrath Paravicini Oberst.»¹²³⁴*

Urner und Glarner verabschiedeten sich zusätzlich gemeinsam beim Kriegsrat, dem sie klaren Wein einschenkten: «*Wenn nun aber aus Allem, was man sieht, hört und erfahrt kein Anschein von Berns Rettung blicken lässt, und da man allgemein keine Vertheidigungs Anstalten, noch irgend eine Ordnung wahrnimmt, dass alle wichtigen Pösten verlassen und eine sehr gefährliche Missstimmung unter dem Volk, ja sogar unter einem grossen Theil der*

Truppen ist, auch die Franzosen aller Orthen gegen die Hauptstadt in vollem Anzug sind, welches eine Capitulation, so die Ehre unserer Fähnen und Ständen in höchstem Grad verletzen, auch unsern Eiden zuwider wär, als gleichsam schon gemacht, sehen lässt, so sehen sich anfang's ermeldete Nothgedrungen zu Beschützung und Rettung Ihrer eigenen landen, Ihre und Ihrer Länder Ehre durch einen vom hochlobl. Stand Bern Ihnen Schriftlich zu ertheilenden Ehrenhaften Abzug zu sichern.»¹²³⁵

Die Kapitulation, gegen die Urner und Glarner sich hier verwahren, ist Berns Annahme von Brunos Ultimatum, wenigstens von dessen Punkten 1 bis 7. Nun verstösst Punkt 1 ja klar gegen den Geist der eidgenössischen Bünde, denn wer sich selbst durch Entlassung der Armee im Angesicht des Feindes wehrlos macht, kann ja seinen Eidgenossen nicht mehr helfen. Und nun bestimmte Punkt 1: *«1^o Rappe-ler les troupes qui ont été envoyées par le canton de Berne dans les autres cantons, et licencier les milices qui forment l'armée bernoise.»¹²³⁶* Dafür war nicht nur Bern allein, dafür war auch Zürich verantwortlich, dessen Repräsentant Wyss an der Ausarbeitung des Textes mitgearbeitet hatte.

Aber ob Zürich oder Bern: Die Kontingente aus den Landsgemeindeorten sahen keine Perspektiven mehr im Kampf für Bern. Welche Gedanken in den Köpfen dieser Ur-

demokraten die rasch aufeinanderfolgenden Ereignisse (rasche Kapitulation von Freiburg und Solothurn, Gegenbefehl gegen Erlachs Angriffsbefehl, Berns Annahme der Punkte 1 bis 7 von Brunos Ultimatum, Rückruf der bernischen Armee vor die Hauptstadt) damals auslösten und über ihre Briefe und mit ihren Boten in ihre engere Heimat wanderten, findet sich vielleicht am ehesten gespiegelt im Beschluss der Landsgemeinde von Schwyz vom 4. März 1798: *«Danne solle unseren Kriegsräthen zugeschrieben werden, dass die Einwohner jener Städte und Orten, welche die Franzosen durch Verrätherey oder sonst freywillig in Stadt einlassen, sowie die, so es mit ihnen halten oder ihnen etwas zu liefern, als Feind der Schweizer betrachtet und behandelt werden und dem Vogel im Luft erlaubt seyn, jedoch wegen Bellenz mit dem Vorbehalt vom 3fachen Rath.»¹²³⁷*

Hier spiegelt sich ein recht differenziertes Verständnis primär des Übergangs von Solothurn: Wahrscheinlich, so wird man zu dechiffrieren haben, war es Verrat, wenn nicht, geschah es wenigstens sonst freiwillig.

Beides ist im Ergebnis gleichbedeutend, weshalb es angezeigt ist, solche Leute für vogelfrei zu erklären, ausser im uns besonders interessierenden Bellinzona, wo wir den Rat kontrollieren lassen wollen, damit kein Unglück geschieht.

Am 8. März war an der Sitter der Übergang von Freiburg und Solo-

thurn bereits bekannt, nicht aber der Fall Berns. Der Inhalt der der Landsgemeinde vorgelegten Briefe, so weiss es das Protokoll, weise aus, die «*Statt Solothurn sey durch Verrätherey, Fryburg durch Kapitulation an die Franzosen übergangen*». Da gab es nun kein Zögern mehr. Es wurden

«2. *Zwey Mehr gemacht, ob man willfähriger Hilf unseren angriffnen Freunden und Eydgnossen zuziehen wolle oder nicht? wurde einhellig gemehrt.*
1. *Man wolle ihnen zuziehen.*
2. *Mit dem Ersten und 2^{ten} Ausschuss [...]*»¹²³⁸

In Ausserrhoden, wo der Auszug bereits vorher beschlossen, aber angesichts des Widerstandes der franzosenfreundlichen Kreise in Herisau unterblieben war, hatte der in Speicher tagende Grosse Rat am 6. März verfügt, der erste Ausschuss müsse am 9. März in Trogen zur Musterung einrücken.

Dem von der Ratssitzung abwesenden Landammann Johs. Schefer schrieb der Rat als Begründung für die Notwendigkeit des Truppenauszugs bündig: «*Wenn die Schweiz von den Franzosen Gesetze annehmen muss, alsdann hanget man von den Franzosen ab. Wo ist dann die Freiheit?*»¹²³⁹

Diese Frage stellte sich ja in der Tat. Am 9. März erreichte die Nachricht vom Fall Berns auch Appenzell.¹²⁴⁰

Es blieb der Blick zurück. Die Innerrhoder *Land-Chronica* ver-

meldet: «*Sobald aber die Stätte die Hilfstruppen haben gesehen, so haben sie lieber Franckreich übergeben, als den Underthanen frey gelassen. Wir werden zwar mit Briefen und Bothen aufgefordert zur Hülfe der Stadt Bern, Freyburg, Solothurn. Auf dieses Zurufen wird im Monath Merz eine Landsgemeindt gehalten und wird einhellig erkent, dass in Zeit 4 Tagen 100 und 60zig Mann sollen marschfertig seyn und ihnen zur Hülfe kommen. <Am> andern Tag aber kombt schon das traurvolle Schreiben aus Bern an, dass die Stadt Bern, Freyburg, Sohenthurn übergangen seyn.*»¹²⁴¹

Kultur der Geheimniskrämerei

Die merkwürdigsten Ideen waren die Folge der grossen Intransparenz der schweizerischen politischen Landschaft, einer Landschaft ohne wirksame überlokale Presse, die tief in der Kultur des Geheimnisses steckte, in der die revolutionäre und gegenrevolutionäre Propaganda, in der Subversion, in der aber auch Verrat und, vor allem, Anfälle von Schwäche bei Verantwortlichen das gegenseitige Vertrauen sehr gründlich zerstört hatten.

Es klingt wie Hohn, an der Spitze des letzten Dekretes der alten bernischen Regierung am 4. März 1798, dem Dekret, das die Bildung der von Brune verlangten Provisorischen Regierung verfügte, die Worte zu lesen:

«Freiheit Gleichheit
Eintracht
und
Zutrauen.»¹²⁴²

4. März 1798

Am 4. März quartierte sich Brune in Murten ein. Seine Absichten waren klar: «*Soleure, Fribourg et Morat sont pris, Berne le sera demain, j'espère, General, que vous m'y écrivez que les troubles de S^{te} Croix n'existent plus.*»¹²⁴³ In diesem, Bonaparte nachahmenden, Stil befahl er, den Widerstand im Waadtländer Norden zu brechen. Wie von Anfang an vermochte er es bis fast ganz zum Schluss, das Berner Territorium für seine Depeschen an Schauenburg zu missbrauchen.

Mit den letzten bernischen Unterhändlern, Anton Ludwig Tillier und Pierre Descoullaye, schickte er aus Murten seinen Adjutanten Bougerel zu Schauenburg. Die Ironie wird ihm kaum zum Bewusstsein gekommen sein, dass er dank der gutgläubigen Naivität der Berner seinem Unterstellten fast – Bougerels Pass wurde im letzten Moment in Bern einbehalten – mitteilen konnte: «*L'agression était formelle de la part des Bernois. L'honneur du Directoire et de la république demandait vengeance. [...] Poursuivez aujourd'hui votre marche sur Berne, entrez dans cette ville aux mêmes conditions que dans Soleure. [...] Nos républicains ont brûlé la fameuse chapelle remplie d'ossements de*

Bourguignons; ils se proposent d'y planter des arbres de liberté.»¹²⁴⁴

Nun, Bern hatte sich mittlerweile, wie von Johann Jakob Lavater mehr oder weniger prophezeit, Brunès Note völlig unterworfen. Schauenburg teilte Mengaud mit, dass ihn Bern darüber informiert habe: «*J'ai reçu cette nuit une dépêche de cette ville, chargée de m'apprendre que leur gouvernement provisoire a accepté sans restrictions les articles proposés par le général Brune. Ce député a fortement insisté pour que j'arrêtasse ma marche en attendant la réponse de ce général. Je lui ai répondu comme je l'avais déjà fait dans la journée, que je devais marcher jusqu'à ce que j'eusse reçu un ordre contraire.*»¹²⁴⁵

Berns Provisorische Regierung wird gebildet

Entsprechend der Note und weiteren, noch von Freiburg her erteilten, detaillierten Anweisungen General Brunès¹²⁴⁶ bildete Bern nun die gewünschte Provisorische Regierung. Der Anfang des entsprechenden Dekrets von Rätth und Burger mit Ausgeschossenen lautet:

«*Art 1. Die provisorische Regierung des Standes Bern soll bestehen aus 105. Mitgliedern; die gegenwärtigen von dem Volk erwählten 52 Ausgeschossenen von Stadt und Land sollen von ihrer Stelle wegen Mitglieder derselben seyn.*



Trüll-Musterung im Jahr 1789. König, Repräsentant des anpassungswilligen Teils der Elite, stellt seine Kunst deutlich in den Dienst seiner Idee, dass nämlich Widerstand gegen die sieggewohnten Franzosen keinen Sinn habe. Es fällt schwer, beim Betrachten nicht an Napoléon zu denken, der im Rückblick grosszügig und wahr



schreibt, das Volk sei, wie immer in Unabhängigkeitskriegen, mehr wert gewesen als seine Chefs. Lithographie von Franz Niklaus König von Bern (1765–1832) aus dem Buch «Schweizer Wehrgeist in der Kunst», herausgegeben durch das Komitee «Schweizer Wehrgeist in der Kunst», Verlag Rohde, Basel, 1938.

2. Um die übrige Zahl der 53. Gliedern zu ergänzen, wird den vom Volk erwählten Repräsentanten das Wahlrecht übergeben, aus den alten Regierungsgliedern diejenigen 53. auszuwählen, zu denen sie am meisten Zutrauen haben, und welche die meiste Kenntnis der Geschäfte besitzen.»¹²⁴⁷

Der dreizehnköpfige Regierungsrath wurde von Karl Albrecht Frisching geführt, die sechsköpfige Militärische Kommission von Ratsherr Jos. Karl May, der seinerseits auch im Regierungsrat sass. Nach May erscheint in der Namensliste der Militärischen Kommission Beat Jakob Tschärner.¹²⁴⁸

Hans Conrad Wyss erlebte die Bildung der Provisorischen Regierung: «Um zehn Uhr ward nach rührender feierlicher Abdankung der alten Regierung, die neue aus hundert- und vier Gliedern und einem Präsidenten, nämlich Herr Seckelmeister Frisching, als provisorisch erwählt. Herr Tillier ist sogleich nach Murten zu dem General Brune mit dieser Nachricht abgereist, wodurch nun alle seine Forderungen erreicht sein sollten.»¹²⁴⁹

Die ganze Provisorische Regierung und ihre einzelnen Behörden waren eine einzige Kapitulation, wenn Frisching dies auch am 4. März und selbst am frühen Morgen des 5. März auch nicht offen zu deklarieren wagen konnte. An Ansätzen dazu fehlte es allerdings nicht.

Widerstandswillige Mehrheit der Truppe und Bevölkerung

Die getroffene Wortwahl zeigt jedoch sogleich die Sorge um die Wirkung bei der widerstandswilligen Mehrheit der Truppe und der Bevölkerung. So steht in einem internen Entwurf vom 4. März, die Provisorische Regierung begehre von Brune, «dass er sich in Folge des angenommenen Ultimatus mit seinen Truppen aus dem bernerischen Territorium zurückziehe». Der Schreiber vergass jedoch, wohl in den wahrhaft nicht breitgestreuten Inhalt des Ultimatus nicht eingeweiht, den ersten Punkt und damit die Entlassung der bernischen Truppen. Deshalb setzte eine andere Hand unter das offenbar den hohen Kommandanten zugeordnete Schreiben die vielsagenden Worte: «dessen E. W. zum Verhalt berichtet werden.»¹²⁵⁰

In dieser korrigierten Fassung ging der Text an Erlach.¹²⁵¹ Hans Conrad Wyss hatte bereits am 2. März vorhergesehen: «Der Punkt des Desarmements der Soldaten aus den alten deutschen Landen kann bei der Stimmung dieser Leute noch fürchterliche Auftritte veranlassen.»¹²⁵²

Es ist nun auffällig, zu sehen, wie das Schreiben der Provisorischen Regierung an Erlach über diesen kapitalen Punkt hinweggeht und nur verschleiert von «zum Verhalt» berichtet, was in diesem Zusam-

menhang nur heissen konnte, dass Erlach den Punkt 1, das heisst die Entlassung der bernischen Truppen, fördern oder vollziehen sollte.

Zu einem derartigen Verhalten gibt sich ein Charakter vom Zugschnitt Carl Ludwig von Erlachs aber zu keinen Zeiten her. Ausserdem wäre die Erfüllung dieses Punkts des Ultimatums unmöglich gewesen, das Volk hätte sie nicht zugelassen und die Armee auch nicht.

Lage in der Stadt Bern

Da Frisching in der Stadt Bern wirkte, ist die dortige Lage am 4. März massgebend. Und über diese Lage wissen wir recht gut Bescheid. Pfarrer Louis Auguste Curtat, der an der französischen Kirche wirkte, schilderte sie seiner Schwester: *«Le gouvernement provisoire, résolu de se défendre ou plutôt forcé à le faire par les clameurs des bourgeois et des paysans, s'y emploie d'une manière aussi absurde que tumultueuse. On met des tonneaux de vin au coin des rues, on porte des tas de pain et de fromage pour distribuer à tous ces soldats allant et revenant par centaines et par milliers dans la ville et l'on disait: <A présent les affaires vont bien, à présent l'on repousse les Français sur tous les points.> Manger et boire est toute la tactique dont on se sert. [...] je me promenais dans la ville sans mot dire et, considérant en silence cette multitude de soldats errant çà et là comme des brebis sans pasteur, les bourgeois et les habitants*

*s'armant au hasard, l'arsenal ouvert où chacun prenait des armes, sans chef, sans ordre, sans plan; entendant dans les groupes les opinions divergentes d'un chacun, je ne pouvais m'empêcher de crier en mon cœur: <Je vois la chute d'une République> [...]»*¹²⁵³

Am 4. März, 08.30 Uhr notierte Hans Conrad Wyss: *«Unser liebes Vaterland eilt mit furchtbar schnellen Schritten seiner politischen Auflösung, seiner Vernichtung in Hinsicht auf Freiheit und Unabhängigkeit entgegen; es ist der Wille Gottes. Alle Umstände, die unser Unglück und ich muss mir den Ausdruck erlauben, die unsere schandevolle Zernichtung bewirken, vereinigen sich. Mit jedem Augenblicke vermehrt sich die Verwirrung.»*¹²⁵⁴

Noch dreiundzwanzig Jahre danach, am 4. März 1821, konnte David Müsli der *«Erinnerung an die Tage des 4 und 5 März 1798»* eine Predigt über den Text von Richter 21, 21–25 widmen und dabei sagen: *«Auch wir haben solche Zeiten erlebt, wo kein König in Israel war; wo alle gesellschaftlichen Bande zerrissen waren, wo die entfesselte Menge frohlockend ausrief: jetzt ist alles erlaubt. Damals dachte mancher, predigte es auch auf den Gassen: jetzt ist eine gute Zeit. [...] Heute und Morgen waren vor 23 Jahren die beyden unvergesslichen Tage, wo auch bey uns ungestraft gemordet und geplündert ward; wo jeder thun zu können glaubte, und auch that, was ihm wohl gefiel.»*¹²⁵⁵

Frisching musste sich, in solcher Lage, Rechenschaft davon geben, dass eine exakte Erfüllung von Punkt 1 des angenommenen Ultimatums Brunes, nämlich die Entlassung der Berner Armee als Vorbedingung für das Einstellen des Vormarsches der Franzosen, gar nicht möglich war.

Seine Amtsstellung hing aber völlig von den Franzosen ab, welche die Regierung verlangt hatten, der er jetzt vorstand. Zudem mochte er in Sorge um sein Leben und sein Eigentum sein. Wie immer es sich damit mag verhalten haben: Frisching stand an der Spitze Berns.

Was nun Bern politisch noch war, war am 4. März 1798 durchaus unbestimmt. In der Provisorischen Regierung sassen Volksvertreter, die aus dem verbleibenden Staatsgebiet von den Ormonts bis Brugg stammten.¹²⁵⁶

Der Kanton Emmental löst sich aus dem bernischen Staat

Ein Teil des verbleibenden Bern löste sich nun aber durch eine Separatkapitulation aus diesem Staatsverband heraus. Abgeordnete der Ämter Brandis, Sumiswald, Trachselwald, Burgdorf, Thorberg und Landshut begaben sich nach Solothurn und, um mit den Worten des vier Unterschriften von *députés du canton et de la vallée de l'Emmenthal* tragenden Dokuments fortzu-

fahren, «*s'engagent au nom de leurs communes sur leur honneur et leur responsabilité de déposer <et> faire déposer les armes à leurs concitoyens et délivrer ces armes au quartier-général du général Schauenburg, de ne rien entreprendre d'hostile contre les armées françaises et de <se> soumettre aux mesures que leur prescrira le gouvernement français pour le recouvrement de leurs droits et de leur liberté.*»¹²⁵⁷

Schauenburg nahm, ohne den Kanton Emmental anzuerkennen, die Kapitulation an¹²⁵⁸, verlangte jedoch von den Emmentalern eine Geisel.¹²⁵⁹

Wirtschaftlich zum Teil auf Solothurn ausgerichtet, werden die kapitulierenden Köpfe von den dortigen Ereignissen inspiriert *oder* terrorisiert oder inspiriert *und* terrorisiert worden sein. Sie sahen sich selbst möglicherweise als so etwas wie die Provisorische Regierung Solothurns von Schauenburgs Gnaden¹²⁶⁰, wollten aber wahrscheinlich vor allem ihren Dörfern französische Besatzungstruppen ersparen.

Nun war die Kapitulation des Kantons Emmental wie jene des später zu besprechenden *Gouvernement Populaire Provisoire* Berns vom gleichen 4. März alles andere als öffentlich. Sodann war ja so klar auch wieder nicht, wer im kommenden Zusammenstoss der Armeen gewinnen werde. Es war nicht einmal klar, wer das Emmental denn nun wirklich vertrat, die Kapitulanten-

ten in Solothurn oder die für Bern zusammenströmenden Landstürmer in Burgdorf und, zum Beispiel, jene 12 Heimiswiler auf der Tafel im Münster oder ihre zwei dort nicht genannten, aber ebenfalls im Kampf gegen den Landesfeind umgekommenen Mitbürger Jakob Aeschlimann von Heimiswil zu Hasle und Christian Ramseyer zu Heimiswil.¹²⁶¹

Das ganze Zwielflicht dieses allermerkwürdigsten Tages kommt in Stadtschreiber Schnells Brief an «*Dragoner-Major Bay Mm. H. H. zu Handen der Regierung*» von 17.00 Uhr zum Ausdruck: «*Auf das Gerücht, dass Franzosen über Betterkinden nach Bern ziehen, hat Herr Schultheiss von Erlach und Herr Landvogt von Brandis einen nochmaligen Landsturm ergehen lassen. Nun zieht sich vieles Volk hier zusammen, theils mit theils ohne Waffen. Von der Regierung kommt keine Ordre, und der Herren Landvögten ihre hat weder Bestimmung noch Kraft.*

Auf diese Weise muss unser eignes Volk durch seine schwache Gegenwehr unserer Stadt gefährlich werden. Aus diesem Grunde und da die in der Gegend von Solothurn liegenden Truppen auseinandergegangen sind, folglich an keine wirksame Vertheidigung zu denken ist, bitte ich, im Namen unsers bedrängten Orts, um Auskunft wie sich die Sachen verhalten und was dem besammelten Volk für ordres zu ertheilen seyen?»¹²⁶²

Widerstandswillen und Anpassungsgeist

Während Frischings Staat auseinanderfiel, ging der senkrechte Steiger, nunmehr blosser Privatmann, aber noch immer die Seele Berns, nach Hause.

Steigers treuer Begleiter Christian Dubi, Korporal der Stadtwache, gibt ein eindrückliches Bild vom Manne wie von der Stimmung, die im Schwebezustand zwischen Alt und Neu damals in der Zähringerstadt herrschte:

«Da wir bei Ihr Gnaden Haus anlangten, fand sich von ohngefähr ein junger hübscher Mensch aus der Miliz da ein, welcher sich wie unsinnig gebehrdete, fluchte und sagte: Ja bei'm Donner, da haben wir's, ich möchte gern in's Feld, und Niemand will kommandiren; [...] Ihr Gnaden wandte sich an diesen Rasenden und sagte mit Güte zu ihm: Was habt Ihr, guter Freund? Wo fehlt's?

Derselbe fuhr fort, über die Offiziere und Obersten zu schmähen, worauf Ihr Gnaden erwiederte: Ey, wenn niemand mit Euch ziehen will, so will ich selbst mit Euch in's Feld.»¹²⁶³

Die Episode ist für den 4. März in Bern und bei der Armee durchaus typisch. Widerstandswillen und Anpassungsgeist rangen miteinander, die entlastende, die Flucht rechtfertigende Überzeugung, verraten worden zu sein, machte sich breit. Naiv und ehrlich sagt es, im Rückblick, das Fraubrunnen-Lied:

*«Vivat das Bernerbiet
Bis an d'r Welt ihr End'!
Vivat! Es lebi au d'rzue
Das Schweizerregiment!*

*Das userles'ne Chor
Hat schon einmal zuvor
Z'Fraubrunne-n-und
im Grauen-Holz
In Schande müesse stoh.*

*Faltsch ist d'r General,
Die Offizier' fast all,
Die gaben uns kei Munition,
D'rum gingen wir davon.»¹²⁶⁴*

Abwehrerfolg im Westen

Berns Abwehrerfolg im Westen am 5. März 1798 ist eine historische Tatsache. Sie zeigt, betrachtet man sie näher, wie nah Sieg und Niederlage häufig liegen und wie wichtig es ist, will man die Dinge wirklich verstehen, die konkreten Einzelheiten zu betrachten.

Johann Rudolf von Graffenried hatte keine Division mehr. Die Befehle des Kriegsrates hatten deren Auflösung bewirkt. Anstatt zu jammern, stellte er sich im Interesse der Heimat demselben Kriegsrat in den letzten Stunden von dessen Existenz, am 4. März frühmorgens, wieder zur Verfügung: *«In dieser Lage der Sachen bite nun von Ew. Gnaden seinen bestimmten frischen Befehl für mich, wohin und in was für Qualität ich meinem unglücklichen Vaterland und Euer Hochwohlgebohren an-noch dienen kann, obschon ich von*

Geist und Körper äusserst erschöpft bin, da ich die letzten drey Nächte nicht die geringste Ruhe genossen habe.»¹²⁶⁵

Der Kriegsrat seinerseits schickte das Emmentaler Füsilierbataillon Langhans *«nach Neueneegg. also-gleich»¹²⁶⁶*, und Major Langhans ergänzte die Ausrüstung aus dem Zeughaus.¹²⁶⁷

Diese Kraftäusserungen gegen Westen, gegen den Landesfeind, stiessen nun allerdings mit dem Divisionsbefehl zusammen, den Ludwig von Wattenwyl am Vorabend gegeben hatte.

Ludwig von Wattenwyl betrieb das Rückzugsgeschäft mit allem Nachdruck, was auf den Widerspruch vieler Soldaten stiess, deren Chefs sich dadurch verdächtig machten, dass sie den Befehlen des Divisionskommandanten gehorchen wollten.¹²⁶⁸

Lage in Neueneegg

Der Bericht des zur Klärung der Lage in Neueneegg eingesetzten Gabriel Mutach ist aufschlussreich:

«Den 4^{ten} Merz, gegen halb zwey Uhr des Morgens wurde durch den zu Gümnenen postierten Ober Commandant von Wattenwyl, dem Oberst Ryhiner, der zu Laupen war, die Nachricht gegeben, dass seine Truppen ihn verlassen hätten und er sich also nach Bern retirieren werde, er trage ihm demnach auf, die Detachements von Neueneegg und Dörishaus

dessen zu avertieren. Diese Nachricht wurde durch Oberst Ryhiner dem Oberst Stettler, der den rechten Flügel des Detachements commandierte communiciert, mit dem Beyfügen, auf diesen Bericht hin bleibe ihm, seinerseits, nichts anderes übrig als ein Gleiches zu thun. Sobald nun Gümnenen und Laupen verlassen waren, so konnte der Posten von Neuenegg ohnmöglich mehr behauptet werden, denn wenn der Feind über Laupen durch den Forst marschiert wäre, so hätte er uns ohnfelbar abgeschnitten und wir wären zwischen zwey Feuer gekommen. Ohne uns verantwortlich zu machen und unsere Leute ohnnötig aufopfern zu wollen, bliebe uns keine andere Wahl übrig als uns zurückzuziehen. Solches geschahe nachdem die Freyburger, die seit zwey Tagen nichts zu essen hatten, abgezogen waren, und so kamen diese Truppen bis eine Stund von der Stadt hierseits Wangen an. Hier liessen wir sie halt machen und ich kam nach Bern um Verhaltungsbefehle zu erhalten und zu bitten, dass doch den Truppen Proviant möchte zugeschickt werden. Es war damals eben der Augenblick da die alte Regierung abdankte und die provisorische vernamset wurde; es konnten demnach in diesem Augenblicke keine bestimmten Befehle gegeben werden, als dass man die Truppen verhindern solle, nach Bern zu kommen.

Als ich mich wieder zu den Truppen begabe waren sie nach Wangen zurückgekehrt; die Leute hatten ge-

trunken. Alles war in Verwirrung; die einen wollten vormarschieren die andern zurückkehren. Ich blieb noch einige Stunden, alle Zeit auf Befehl wartend, da aber keiner erfolgte begab ich mich Nachmittags wieder in die Stadt, allwo ich mich sogleich vor dem neuerwählten militärischen Comité stellte, um selbiges zu ersuchen mir einige Ruhe zu vergönnen.»¹²⁶⁹

Ludwig von Büren oder doch sein Aide de camp sah vor 08.00 Uhr morgens Mutach und seine Leute in Wangen: «[...] s'il m'est permis de dire les troupes qui sont sous les ordres de Monsieur Moutach doivent reprendre leur Poste, et se faire suivre avec 40 chevaux, pour envoyer prendre cette artillerie pour la mener dans notre ville si elle manque de munitions. Cette Troupe qui couche au bivac se trouve sans aucune nourriture, il conviendrait de la faire rafraichir à Wangue où il se trouvera du vin, et leur faire porter du pain d'ici, senquoi cette troupe se debandera tout de suite, elle sera perdue pour le service de Leurs Excellences, et quel malheur. [...] Monsieur le Colonel Stettler qui commande un des Bataillons, Officier très actif, pourra les commander. Aucun Ennemi a obligé cette retraite, ce qu'il y de plus fâcheux.»¹²⁷⁰

Diese Depesche erreichte Schultheiss Albrecht von Mülinen, als er noch Kriegsratspräsident war. Energrisch warf er nun das Ruder herum, zu spät, um die tapferen Obersten Karl Ludwig Stettler und Karl Ry-

hiner zu retten, aber früh genug, um Grundlagen für den Erfolg von Neuenegg zu legen. Der entsprechende Befehl – das Exemplar für Laupen in banger Vorahnung *«Herren Oberst von Ryhiner oder an den Herren Commandanten zu Laupen»*¹²⁷¹ adressiert – lautete, *«die Posten von Gümminen, Laupen und Neuenegg zu behalten, zu vertheidigen oder wieder einzunehmen, wenn nicht ausserordentliche Umstände solches unmöglich machen, von welchem Befehl Euch hiemit zu Euren Händen Bekanntschaft gegeben wird.»*¹²⁷²

Niklaus Friedrich von Mülinen erlebte das Eintreffen des Befehls bei der Division:

«Bey Tagesanbruch kam der Befehl zum Rückmarsch, unser Bataillon öffnete denselben. Ich war mit meiner Compagnie an der Spitze der Colonne, und der Commandant von Wattenwyl gieng neben mir zu Fuss die Anhöhe hinan, auf der grossen Landstrasse gegen Allenlüften. Wir sprachen kein Worth, gleiche Stille herrschte beym ganzen Bataillon, sie wurde nur durch das Schluchzen der Soldaten unterbrochen.

Das Sturmbataillon von Burgstein hatte sich bey Tagesanbruch wieder zusammengefunden, stärker an Zahl, als da es sich zerstreut hatte. Es hatte nun den Befehl erhalten unserm Bataillon zu folgen, wie diese Leüthe aber sahen, dass es an dem sey eine Gegend zu verlassen, in welcher alles lag was ihnen am theüer-

sten war, fiengen sie an zu toben ihre geladenen Flinten rechts und links loszuschiessen, viele zerstreuten sich.

Als wir eine halbe Stunde lang fortmarschiert waren, erblickten wir in der ferne einen Offizier der mit verhängtem Zügel, von Bern her, auf uns zukam, und uns anrieff zu halten. Es war ein junger Offizier Emanuel von Wattenwyl von Landshut, eben der, der sich fünf Jahre späther einen berühmten Nahmen gemacht hat. Er hielt bey unserm Commandanten, und überreichte ihm den schriftlichen Befehl des Kriegsraths, den er auch mundlich wiederholte sogleich auf seinen Posten zurückzumarschieren, die Pässe zu besetzen, und alle Truppen nach Laupen zu schiken die er nur irgend entmangeln könne.

*Der Commandant schwieg betroffen und unschlüssig, ich nahm endlich das Worth, und sagte dem Adjutanten: ihr seyd unser Schutzengel, nur dies kann uns vom Untergang retten, wandte mich gegen meine Soldaten, und rieß: gute Nachricht von Bern meine Freunde, wir marschieren zurück gegen den Feind. Ein allgemeines frohes Jauchzen war die Antwort!»*¹²⁷³

Nun wurde zum Beispiel die Brücke von Laupen zur Zerstörung vorbereitet, der Subversion begegnet – Niklaus Jost von Langnau kam von einer Mission zu Brune, wohin ihn offenbar rund 20 Emmentaler Offiziere zu Verhandlungen geschickt hatten, und wurde verhaftet –, ja es wurden die Verbindun-

gen zu den widerstandswilligen Freiburgern wieder angeknüpft.¹²⁷⁴

Friedrich Wattenwyls unruhige Kommandoübernahme

Mittlerweile trat in Bern der Kriegsrat ausser Funktion. Die Militärische Kommission setzte nun Ludwig von Wattenwyl ab und ernannte Friedrich von Wattenwyl «zum Commandanten des Truppen-corps auf der Grenzen v. Freyburg» mit der Vollmacht, angriffs- oder verteidigungsweise zu verfahren. «*Samtliche dort befindliche und noch dorthin zu versendende Mannschaft wird ihme den unbedingtsten Gehorsam leisten; bei militärischer uneingestellter Strafe, die Er zu verhängen Vollmacht hat.*»¹²⁷⁵ Dies wurde Erlach in den Wylhof gemeldet¹²⁷⁶, musste nun aber vor allem im Westen Früchte tragen.

Friedrich von Wattenwyl hatte keine ruhige Kommandoübernahme: «*Gleich bey meiner Ankunft wurde von beyden Seiten canoniert sowohl als fusilliert, ohne dass auf unserer Seiten einicher Schaden zugefügt worden seye. Bey den Truppen habe ich einige Furchtsamkeit bemerkt; auf meine Aufmunterungen und Vorstellungen sind sie aber beyeinander verblieben. [...] Das Bataillon von Ryhiner, welches H. Hauptmann Friedrich Thormann hat commandieren sollen, commandiert der Aidemajor Flühmann als von dem Bataillon selbst erwählt.*

[...] Das Bataillon Stettler wo der H. Stephan Wytttenbach commandiert vermissee ich gänzlich.»¹²⁷⁷

Ermordung der Obersten Stettler und Ryhiner

Mittlerweile waren die beiden Obersten Stettler und Ryhiner ermordet worden. Dieser Akt des äussersten Widerstandes gegen den Rückzugsbefehl durch die Soldaten selbst beschäftigte die Provisorische Regierung so stark, dass sie die entsprechende Untersuchung noch vor der Konstituierung des Regierungsrates und am 4. März 1798 ausser der Konstituierung sogar als einziges Geschäft überhaupt anordnete.¹²⁷⁸

Die moralische Wirkung dieser Morde ging über den Kreis der Provisorischen Regierung hinaus. Johann Jakob Lavater hielt um 16.00 Uhr die Nachricht, dass in Freiburg «*dem Schultheiss Werro der Kopf abgeschlagen, und auf einer Pique in der Stadt herumgetragen worden*»¹²⁷⁹ sei, für «*nicht ganz unwahrscheinlich*».

Im selben Brief schrieb er: «*Höchst unglücklich ist es zu sehen, wie sehr man sich bemüht, dem bernischen, mit wenigen Ausnahmen so tapfern und wohlgesinnten Volk Misstrauen gegen die Regierung und seine Offiziere beizubringen, durch Vorspiegelung, dass es von der erstern verkauft und von den letztern verrathen sei. Dergleichen Insinuationen finden so sehr Gehör, dass unter einem Theile des Volkes dadurch*

bereits eine Art von Fanatismus bewirkt worden ist.

Zwei wackere hiesige Stabsoffiziere sind diesen Morgen bereits traurige Opfer dieser Volkswuth geworden, indem ihre gegen den überlegenen Feind bezeugte Vorsicht und Behutsamkeit nicht ihrer Klugheit, sondern einem Einverständnis mit den Franken zugeschrieben ward.

Herr Oberst Ryhiner ward auf dem Bärengraben von seinen eigenen Leuten erstochen, so dass er nach wenigen Stunden verschied, und Herr Oberst Stettler ward ungefähr zu gleicher Zeit gleich ausserhalb der Stadt von einigen Soldaten seines Bataillons angefallen, auf die unmenschlichste Art zerfleischt und ihm mehrere Kugeln durch den Leib geschossen. Indess ist der Rädelführer dieser Schandthat hieher gebracht worden und man redet von prompter und scharfer Execution gegen denselben.»¹²⁸⁰

Es bedarf keiner grossen Phantasie, sich die Konsequenzen dieser Stimmung auszumalen, einer mörderischen Stimmung, die ziemlich weit verbreitet gewesen sein muss, wie die Tatsache belegt, dass das Gerücht von Werros Kopf auf der Pike noch im Jahre 1800 im respektablen Londoner *Annual Register* herumgeisterte: «*Mr. Verrer, avoyer of this place, a man of the most respectable character, was one of those who fell fighting for his country. After shamefully mangling his dead body, they fixed his head on a pike, and carried it about the city, to terri-*

fy all those who dared to make any resistance.»¹²⁸¹

Anordnungen der neuen Militärischen Kommission

Der 4. März 1798 bot die Stimmung nicht, in der es als ratsam erscheinen konnte, weitere Rückzüge und Truppenentlassungen gemäss dem angenommenen Ultimatum Brunos, Punkt 1, an die Hand zu

Karl Joseph Werro (1754–1828). Sein aussergewöhnlicher Lebensweg führt ihn über die Stellung eines Staatsarchivars zu jener des regierenden Freiburger Schultheissen. Freiburg ging am 2. März 1798 an die Franzosen über. Am 4. März zirkulierte in Bern das offenbar zur Förderung des Widerstandswillens erfundene Gerücht, Werros Kopf sei in revolutionärer Weise auf einer Pike durch die Stadt Freiburg getragen worden. Dieses Gerücht erlebte in der Folge eine Verbreitung bis nach London und konnte sich lange halten. Tatsächlich hatte sich der *Citoyen Avoyer* zunächst zu arrangieren versucht, wurde später von den Franzosenfreunden eingesperrt und hatte 1814 die Genugtuung, sein Schultheissenamt zurückzuerhalten. Werro ist zum guten Teil zu verdanken, dass das von den Franzosen 1798 zerstörte Beinhaus von Murten durch den Obelisk ersetzt wurde, welcher heute noch an den Schweizer Sieg über Karl den Kühnen erinnert. Die Photographie von Werros Portrait verdanken wir dem Musée d'Art et d'Histoire in Freiburg (Photo 59, XXI 6B), die Vermittlung der Photographie dem Staatsarchiv des Kantons Freiburg.



nehmen. War einem das Leben lieb, befahl man das Gegenteil.

Ein Niklaus Friedrich von Steiger zog ins Grauholz, um «*allda zu sterben*», wie er mehrmals sagte.¹²⁸²

Der Kriegsratschreiber Mutach brachte von Erlach aus dem Felde dessen wohl von der Einsicht, angesichts der Auflösung eine möglichst grosse Truppenmasse an einem Ort sammeln zu müssen, geleiteten Entschluss zurück, «*eine der Stadt Bern nähergelegene Position mit Euren unterhabenden Truppen-Corps zu nehmen*».

Dies lehnte die Militärische Kommission «*sowohl in militärischer Rücksicht, als aber vorzüglich wegen der Stimmung des Volks, welches durchgängig vorwärts zu gehen wünscht*», ab und befahl dem General, sich «*auf keine Fälle zurückzuziehen, sondern Euern gegenwärtigen Posten auf's äusserste zu vertheidigen, ja selbst, wenn die Umstände nur im geringsten günstig wären, vorwärts auf den Feind loszugehen und ihn zurückzutreiben*».¹²⁸³

Die praktischen Massnahmen, jene des Kriegsrates, sodann jene der Militärischen Kommission¹²⁸⁴ atmen denselben Geist, einen Geist, der seinen besten Ausdruck in folgender *Ordre* der Militärischen Kommission beziehungsweise, wie sie sich selbst auch nannte, des *Comité militaire* findet: «*Jedem braven Schweizer, der sein Vaterland vertheidigen will, wird anmit befohlen, sich allso gleich, er mag sich befinden wo er will, an seine Compagnie und Batail-*

lon anzuschliessen. Es geht vorwärts den Gränzen zu, um den gemeinsamen Feind abzutreiben. Schon fällt der Bericht, dass er bei Aarberg geschlagen. Auf, auf brave Leute, Muth, Gehorsam und Zutrauen in Eure Offiziers, sie werden Freud und Leid mit Euch theilen.»¹²⁸⁵

Hymne an die Franzosen

Diesem Geist war freilich ein anderer stracks zuwider, der Geist einer Minderheit, ein Geist, welcher, aus Angst verdeckt, aber trotzdem sehr real in bernischen Landen am 4. März auch vorhanden war. Der Pfarrer von Stettlen, Emanuel Salchli, dichtete just in dieser Zeit seine Hymne an die Franzosen:

«*HYMNE AUX FRANCAIS
composée quelques heures
avant leur entrée victorieuse
dans cette Ville.*

*Dédié au Général BRUNE,
Commandant en Chef l'armée
Française en Helvetie.*

*LIBERATEURS de la Patrie
Français vers nous pressez vos pas,
De l'orgueil et de l'anarchie
Venez terminer les combats;
En fixant le sort de la guerre,
Chez nous aussi fixez la paix,
Faites nous sentir ses attraits
Après tant d'éclats de tonnerre.
Français dont l'univers admire les
exploits
Venez nous raffermir sous l'empire
des loix.*

Ah, couvrez nous de votre égide,
Tendez nous des bras protecteurs,
Eclairez l'esprit intrépide
De nos nouveaux législateurs;
Que la fierté patricienne
N'excite plus notre courroux,
Remmenez enfin parmi nous
L'égalité Républicaine.
Français dont l'univers admire les
exploits
Venez nous raffermir sous l'empire
des loix.

Fille du ciel, douce espérance
Fais luire tes rayons divins,
Par la plus noble confiance
Honorons des guerriers humains,
Dans leurs mains les feux du tonnerre
Deviennent des feux bienfaiteurs,
Qui de malfaisantes vapeurs
Epurent soudain l'athmosphère.
Français dont l'univers admire les
exploits
Venez nous raffermir sous l'empire
des loix.

Devenez des dieux sur la terre,
Compatissez à nos malheurs,
Comme eux, soulagez la misère,
Comme eux pardonnez nos erreurs.
Du ciel imitant la clémence
Vous venez nous donner la paix
Ce n'est qu'à force de bienfaits
Que vous exercez la vengeance.
Français dont l'univers admire les
exploits
Venez nous raffermir sous l'empire
des loix.

Nos yeux, que la raison dessille,
Bientôt, dans les Helvetiens

Ne verront plus qu'une famille,
Qu'un peuple heureux de Citoyens.
La France et des rochers terribles
Garantiront sa liberté,
L'on verra sa félicité
Renaître en ses vallons paisibles.
Français dont l'univers admire les
exploits
Venez nous raffermir sous l'empire
des loix.

L'égalité si désirable
Fera renaître l'age d'or,
Cet age vanté dans la fable
Existera pour nous encor.
Renaissance antique bonhommie,
Renaissance; nous serons tous égaux,
L'orgueil, la source de nos maux,
N'agitera plus la patrie.
Français dont l'univers admire les
exploits
Venez nous raffermir sous l'empire
des loix.

Superbes monts de l'Helvétie,
Beaux lacs, vallons, rians côteaues
Qui nous rappelez l'Arcadie,
Vous aurez des attraits nouveaux,
L'on verra verdier nos montagnes
Aux rayons de la liberté,
Les charmes de l'égalité
Rendront plus belles nos campagnes.
Français dont l'univers admire les
exploits
Venez nous raffermir sous l'empire
des loix.

Souvent rassemblés sur la cime
De nos rochers majestueux,
Que de nos cœurs l'élan sublime
Alors s'élève jusqu'aux cieux,

*Que les écos de l'Helvétie
Repetent le mot Liberté
Et celui de L'égalité
Qui regenerent la patrie.
Français dont l'univers admire les
exploits
Venez nous raffermir sous l'empire
des loix.»¹²⁸⁶*

Frisching unterschreibt die Kapitulation Berns – und hält sie geheim

Emanuel Salchli, hätte er es gewusst, wäre mit Steigers Nachfolger Karl Albrecht Frisching zufrieden gewesen. Frisching – wie er selbst unterschrieb, *Président du gouvernement populaire provisoire* – unterzeichnete am 4. März mittags die Kapitulationsurkunde, die heute in der Universitätsbibliothek von Strassburg liegt und welche lautet:

- «1. *L'on est prêt à rendre la Ville, &*
2. *a désarmer les troupes en Ville.*
3. *L'on prie le Citoyen Général de faire respecter la sureté des personnes et des propriétés.*
4. *Toutes nos troupes seront licenciées, et celles des Confédérés congédiées, pour lesquelles l'on demande au Général français une retraite sure et honorable, de même que pour les Représentants et Conseils de Guerre des Cantons confédérés qui sont auprès de nous.*

*Berne le 4.^e Mars 1798 à midi.
Frisching Président du gouvernement populaire provisoire»¹²⁸⁷*

Frisching hatte wie alle anderen in Bern anwesenden und deshalb in Aktion tretenden Mitglieder der Provisorischen Regierung am nämlichen Morgen geschworen. Das Manual sagt über diesen Eid:

«Die Mitglieder der provisorischen Regierung sollen bey Antritt ihrer Funktion schwören: der Stadt und der Landschaft dann Treu und Wahrheit zu leisten, ihren Nutzen zu fördern, und Schaden zu wenden, Religion, Tugend, Personen und Eigentum zu schützen und zu schirmen, mit dem öffentlichen Vermögen getreulich hauszuhalten, und ihre Regierung überhaupt nach den Prinzipien der Freiheit und der Gleichheit der Rechte einzurichten.»¹²⁸⁸

Frisching publizierte die Kapitulation nicht, wohl aus der – allerdings berechtigten – Angst, ermordet zu werden.

Steiger mochte das Verhalten seines De-facto-Amtsnachfolgers Frisching im Auge gehabt haben, als er am 9. April 1798 aus Augsburg in einem Privatbrief von seiner «patrie» schrieb, «*que la trahison, la lacheté et la folie avoient perdue et deshonorée.*»¹²⁸⁹

Die Geheimhaltung der Kapitulation durch Frisching mag zum Ziel gehabt haben, dem Unterzeichner das Leben zu fristen. Ihre Wirkung war jedoch, zusammen mit den kämpferischen Tönen der Militärkommission derselben Regierung Frisching, jene einer «*omissio veri suggestio falsi*».

3. 4. 5. Mars 1798.
 Copie

N^o. 3 1175

Capitulation.

1. L'on est prêt à rendre la Ville, &
2. à désarmer les troupes en Ville
3. L'on prie le Citoyen Général de faire respecter la sûreté des personnes et des propriétés.
4. Toutes nos troupes seront licenciées, et celles de nos Confédérés congédiées, pour lesquelles l'on demande au Général français une retraite sûre et honorable, de même que pour les Représentants et Conseils de Guerre des Cantons confédérés qui sont auprès de nous

Berne le 5. Mars 1798 à midi.

/signé/
 Freisching,
 Président du gouvernement
 populaire provisoire

1377

nos troupes seront licenciées

Die Kopie der Kapitulation im Berner Staatsarchiv zeigt klar, wie das Datum des 4. März nachträglich auf den 5. März abgeändert worden ist. Im Original, das heute in Strassburg liegt, findet sich nach wie vor das wahre Datum, «4. Mars 1798».

Ungereimtheiten um den 4. und 5. März 1798

Dass es den Zeitgenossen und der Nachwelt lange und – wie ein Blick auf heute noch gängige Literatur zeigt – selbst bis in die Gegenwart schwerfiel und -fällt, mit den Tatsachen zurandezukommen, belegen einige Merkwürdigkeiten im Zusammenhang mit Aussagen zu den beiden Daten des 4. und des 5. März.

Zur Erinnerung: Am 4. März unterzeichnete Frisching die Kapitulation, publizierte sie jedoch nicht, erst nach dem 5. März kam das Kapitulationsdatum des 4. März durch die Publikation in der französischen Presse in einen beschränkten Umlauf, am 5. März kämpften jene Teile der bernischen Armee, die im Felde geblieben waren, in Unkenntnis der erfolgten Kapitulation auf dem Tafelfeld von Fraubrunnen, im Grauholz und bei Neueneegg.

Nun liegen im Staatsarchiv Bern einerseits eine mit 4.^e Mars datierte Kopie, auf welcher die Zahl «4» von späterer Hand in die Zahl «5» korrigiert wurde, andererseits eine weitere Kopie im Manual der Provisorischen Regierung ohne Datumsangabe.¹²⁹⁰

Am 20. November 1857 bestätigte der bernische Staatsschreiber Moritz von Stürler die «getreue Abschrift von der amtlichen Kopie» mit der korrigierten Datumsangabe des 5. März ohne Hinweis auf die nur bei allerflüchtigster Betrachtung

nicht erkennbare Korrektur.¹²⁹¹ Danach schlug offensichtlich niemand mehr das Original in Strassburg oder die Berner Kopien nach, oder er tat es und zog es vor, zu schweigen, oder er sprach und wurde nicht gehört.

Nun bestand, wenn man sich die Tatsachen – das heisst die Kapitulation vor der Schlacht – einfach nicht vorstellen wollte oder konnte, neben der Möglichkeit, das Datum der Kapitulation vom 4. auf den 5. März zu verlegen, auch jene, das Datum der Schlachten vom 5. auf den 4. vorzuverschieben.

Auch dies geschah. *The Times* meldet in ihrer Ausgabe vom 23. März 1798: «*The French troops entered Berne on the 4th inst. after a most obstinate battle, the Swiss defending their ground inch by inch till they were driven into Berne.*» Ein 1807 in Middletown, Connecticut, erschienenenes Werk spricht ebenfalls vom 4. März.¹²⁹²

Eines der eindrücklichsten Denkmäler an 1798 hat Barbara von Graffenried ihrem Sohn Friedrich gesetzt (heute im Chor der Kirche von Grafenried).

Das Denkmal verliert durch das falsche Datum nichts von seiner schlichten Grösse. Die Stifterin, offenbar im Besitze des beschränkt pressekundigen wahren Datums der Kapitulation, war in edler Bescheidenheit eher bereit, anzunehmen, sie irre sich im Datum der Verwundung ihres Sohnes, als Frisching könnte die Kapitulation insgeheim

am Tage vor der Schlacht unterzeichnet haben, wie es jedoch tatsächlich geschehen war. Dieses Faktum charakterisiert den 4. März 1798 besser als alles andere.

DEM ANDENKEN
FRIEDRICHS VON
GRAFFENRIED VON VILLARS
AUS DEM EDLEN STAMM
DERER VON GRAFFENRIED
VON BERN
SEY DIESE STÄTTE GEWEIHT
ER WURDE DEN IV. MERZ
MDCCXCVIII
AUF DEM FRAUBRUNNENFELD
TÖDLICH VERWUNDET
UND STARB DEN TAG DARAUF
ZU SOLOTHURN
DEN EHRENVOLLEN TOD
FÜR FREYHEIT, VATERLAND
UND PFLICHT
VON SEINER TRAURENDEN
MUTTER
BARBARA MARIA ELISABETH
VERWITTWETE
VON GRAFFENRIED GEBOHRNE
KIRCHBERGER MDCCCVII

Mörderische Stimmung

Die Mörder Stettlers und Ryhiners waren vom patriotischen Gehalt ihres Tuns überzeugt. Was der junge Albrecht Rudolf von Büren damals in den Gassen der Zähringerstadt sah, gehört wohl zum Schrecklichsten, was diese in ihrer

langen Geschichte erlebt hat: «*Am Tage der Ermordung der Obersten Stettler und Ryhiner bei der Linde vor dem oberen Thor, wo die Murten- und Freiburgstrasse sich scheiden, sah ich ihren Mörder, Aidemajor Waker von Bümpliz, mitten auf der Kramgass Sonnenseite, unterhalb der jetzigen Post, wie er den Hut des unglücklichen Obersten Stettler hoch empor hielt und den vielen um ihn versammelten Leuten zubrüllte, <da ist der Hut des Verräthers, den ich erschossen habe!>*»¹²⁹³

Dass Wacker überzeugt war, richtig zu handeln, wurde ihm mindestens in Bümpliz geglaubt. Seine Heimatgemeinde sah sich elf Tage nach seiner Tat ganz amtlich «zur lebhaften Teilnahme» an seinem Schicksal bewogen.¹²⁹⁴

Der Sohn des Ermordeten, Karl Ludwig Stettler, und seine Verwandten suchten am 4. März und in der darauffolgenden Nacht in Bern primär, am Leben zu bleiben: «*Um dem nach vielen erhaltenen Wahrungen auch mir drohenden Schicksal meines ermordeten sel. Vaters, bey dem ich als Adjutant gestanden, zu entgehen, war ich am Abend des 4ten Merz von Neüeneegg her, wohin mich derselbe noch kurz vor seinem Tode zurück geschickt hatte, nach Bern gekommen.*

Hier waren alle unsere Hausfreünde sehr bewegt um mich; auf ihre dringenden Vorstellungen hin musste ich meine Uniform mit einer schlechten bürgerlichen Kleidung vertauschen, den Abend in einem

Dachstübchen des Hauses zubringen, und dann nach eingebrochenem Dunkel ver mummt von der Markt-gass an die Junkerngass schleichen, wo eine Freundin des Hauses mir ein sicheres Zimmer zum Nachtquartier anwies.

*Sogar meine Stiefmutter und Brüder getrauten sich nicht, die Nacht in unserer Wohnung zuzubringen. – Diese Besorgnisse waren indess sehr übertrieben.»*¹²⁹⁵

Schneidermeister Eggimann, ein konsequenter Anhänger der Friedenspartei, gibt in seinen Erinnerungen den vor dem Hintergrund der Auftritte und Ängste – übertrieben oder nicht, sie bestanden am 4. März tatsächlich¹²⁹⁶ – durchaus verständlichen Schlüssel zum Verständnis der Handlungsweise Frischings: «*Ach, ich wusste nicht, wie die Sachen stunden, wusste nicht, dass man gern capitulieren mochte, aber nicht davon reden durfte, um nicht von dem rasenden Landvolk, das in jedem, der von Übergabe sprach, einen Verräther zu hören wähnte, misshandelt oder gar ermordet zu werden.»*¹²⁹⁷

Versuche zur Erneuerung der militärischen Schlagkraft

Um die bernische Armee aber stand es nicht zum besten. Ein grosser Teil davon war nach Hause gegangen und kehrte nicht zurück. Die Militärkommission der neuen Regierung versuchte, durch die Bestätigung Carl Ludwig von Erlachs im

Oberbefehl, durch Neubesetzungen von Kommandostellen (Friedrich von Wattenwyl, die bisherige Nummer zwei Ludwig von Bürens und dessen ephemerer Nachfolger als Kommandant der 3. Division, als Kommandant der 1. Division, also des Truppencorps auf der Grenzen v. Freyburg), durch die Instradierung von einzelnen Bataillonen nach Schüpfen, nach Neuenegg und zur Papiermühle, durch die Verbreitung der Nachricht von einem siegreichen kleinen Gefecht der *Légion romande*, also der freiwilligen Waadtländer Ferdinand de Rovéréas, die Voraussetzungen für einen Stimmungsumschwung und eine Erneuerung der militärischen Schlagkraft zu schaffen.¹²⁹⁸

Wehrwille von unten

Der Wehrwille kam am 4. März – unter der alten und unter der neuen Regierung – vor allem von unten: Die Gemeinde Köniz wollte sich wehren und das Wachtfeuer auf dem Gurten entzünden¹²⁹⁹, die Frauen von Münchenbuchsee riefen nach Waffen.¹³⁰⁰ Der Kriegsrat und die Militärische Kommission zeigten Energie.

Es hält allerdings schwer, sich davon zu überzeugen, dass deren Mitglied, Oberst Tscharner, der ja mit Brune und Wyss das schliesslich von Bern angenommene Ultimatum ausgehandelt hatte, dessen erster Punkt die Entlassung der bernischen Armee vorsah, so wirklich

ganz freudig und voll hinter den Aufrufen der Militärischen Kommission, in der ihm naturgemäss ein besonderer Einfluss zukommen musste, stand.

Dasselbe gilt vom zürcherischen Repräsentanten Wyss, der von Niklaus Friedrich von Mülinen mit geradezu englischer Freiheit als «*redlicher, aber beschränkter, eigensinniger Mann*»¹³⁰¹ charakterisiert worden war. Die nun dem französischen General nach Murten, von allen Städten, geschickte Mitteilung der Konstituierung der Provisorischen Regierung in Bern musste zeigen, wer recht hatte: Frisching, der sich an die Spitze jener Regierung stellen liess, welche Brune verlangt hatte, sowie Tscharner und Wyss, welche mit Brune für das Ultimatum und ohne Brune dafür verantwortlich waren, die Ratsherren und Ausgeschossenen von der Glaubwürdigkeit des französischen Generals zu überzeugen, oder der Pamphletschreiber Aug. Danican, welcher bereits am 17. Februar QUELQUES NOTICES SUR LE GENERAL BRUNE¹³⁰² hatte in den Druck gehen lassen:

«*Le Corps Helvétique est perdu si les Représentans entrent en pourparlers avec un révolutionnaire perfide & consommé. Les Suisses sont trop honnêtes gens pour se trouver en mesure vis-à-vis d'un homme qui a participé à tous les grands crimes de la révolution, & qui a eu le rare talent de faire peu parler de lui. ...*

*En fait de duplicités, de conjurations, d'intrigues & de machinations, Brune est un des plus vastes génies de la République Française; avec des négociations traînées en longueur, il épuisera les trésors des Cantons; avec des temporisations, il fatiguera les paysans Suisses, qui d'ailleurs sont fort indignés de la lenteur qu'on met à les faire agir, alors que l'ennemi est sur leur territoire. Voilà qui est, à mes yeux, plus clair que le jour.»*¹³⁰³

Geben wir Wyss in seiner Enttäuschung in Bern, am 4. März 1798, um 20.00 Uhr, das Wort: «*Um zehn Uhr ward nach rührender feierlicher Abdankung der alten Regierung, die neue aus hundertundvier Gliedern und einem Präsidenten, nämlich Herr Seckelmeister Frisching, als provisorisch gewählt. Herr Tillier ist sogleich nach Murten zu dem General Brune mit dieser Nachricht abgereist, wodurch nun alle seine Forderungen erreicht sein sollten.*

Vor wenigen Augenblicken kömmt die Verabschiedung, er wolle in Person und im Begleit zweier Compagnien Husaren und zweier Füsiliercompagnien der neuen Organisation der Regierung selbst beiwohnen, vorher aber müssten alle bernerischen und eidgenössischen Milizen abgedankt und entlassen sein. Euer Gnaden will ich ohne einige Bemerkung diese Zumuthung in ihren Folgen beurtheilen lassen.

*Dieselbe ist auch mit einmüthiger Stimme verworfen worden und zudem hat sich die Regierung schon in Activität gesetzt.»*¹³⁰⁴

Wie sah diese Aktivität aus? Am 4. März tat die Provisorische Regierung als solche, von der Konstituierung abgesehen, ausser der Erteilung des Auftrags an *«Fürsprech Herrmann [...] über die heute vorgefallene Ermordung einiger Offiziere als provisorisch bestellter Militärischer Fiskal für das ganze Land, die nöthigern Informationen also gleich aufzunehmen»*¹³⁰⁵, gar nichts.

Erste Geschäfte der Provisorischen Regierung

Am 5. März trat die Provisorische Regierung zwar um 03.30 Uhr zusammen, aber obwohl gemäss dem Brief von Hans Conrad Wyss seit Stunden über Brunens Forderungen informiert, wurde diesen zunächst keinerlei Aufmerksamkeit zuteil: Erstes Geschäft war das Verlassen seiner Landvogtei durch Vogt Zehender von Bipp, zweites Geschäft die Übernahme der Kassenbestände des früheren Seckelmeisters von Gingins. Beide Geschäfte wurden zur Erledigung den einschlägigen Kommissionen weitergegeben.

Sodann beschloss die Regierung, den Zürchern für *«die Mittheilung einiger Nachrichten von Basel, so wie ihre Zusicherung fernerer Hülfe und ihre Verwendung bey den übrigen Miteidgenossen»* zu danken. Damit wurde die Kommission für auswärtige Angelegenheiten betraut.

Anschliessend hörte sich die Provisorische Regierung Vinzenz Rüttimann aus Luzern an, der sagte, er

habe den Auftrag, die Berner Regierung zur Abdankung zu ermuntern, was nun bereits geschehen sei, sowie *«wo mögl. eine Vermittlung zwischen hiesigem Stande und dem General Brune dafür zu Stande zu bringen, dass alle Feindseligkeiten eingestellt, und die Truppen beydeitig bis auf 6. Stunden von den Gränzen zurückgezogen werden»*, mit anderen Worten die bernische Armee zu entlassen, denn sechs Marschstunden von Neuenegg und von Fraubrunnen: Wo könnte die Armee da noch stehen? Man schreite die Wanderwege ab!

Rüttimann sah immerhin vor, *«gegen die Annahme einer allgemeinen Constitution, die der Schweiz etwa aufgedrungen werden möchte zu protestieren»*, und erklärte sich bereit, *«sich wegen der Erfüllung der eingegangenen Bedingnisse für Bern garant zu stellen»*.

Das Protokoll der Provisorischen Regierung fährt fort: *«In diesem Auftrage hat die Regierung einen neuen Beweis der freundbrüderl. Gesinnungen ihrer Miteidgenossen von Luzern wahrgenommen, dieselben gegen ihren Abgeordneten bestens verdanket, und ihm und seinen Collegen überlassen, ihre Reise fortzusetzen [...]»*¹³⁰⁶

Und jetzt erst, als fünftes Geschäft, kamen Tillier und sein Begleiter Pierre Descoullayes zu Wort. Was sie von Brune zurückbrachten enthielt als neue, von Bern noch nicht genehmigte Forderung nun auch die bereits am Vorabend bei Wyss und

also bei der Provisorischen Regierung bekannte Zumutung, die Provisorische Regierung möge ihn ersuchen, «auf Bern zu kommen, um mit derselben zu fraternisieren, in welchem Falle er zwey Compagnien Infanterie und ein Escadr. Cavallerie mit sich nehmen würde; dass er seine Truppen in demselben Verhältnisse zurückziehen würde, wie die hiesigen werden abgedankt werden, und dass sie unterdessen da stehen bleiben sollen, wo sie sich wirkl. befinden»¹³⁰⁷. Darauf sollte Bern bis 11.00 Uhr Antwort geben.

Als die Beratung über diese Forderungen stattfand, war der Beginn der Kämpfe im Westen in Bern bereits bekannt. Das Protokoll fährt fort: «Nach gehaltener Umfrage nun, während welcher die Nachricht einkam, dass wirkl. bey der Sensenbrücke und dem Vernehmen nach auch an anderen Orten, die Feindseligkeiten von Seite der Franzosen wieder angefangen worden, hat die Provisor. Regierung einmüthig gefunden und beschlossen: es könne bey gegenwärtiger Lage der Dinge, welches auch die Meinung des Luzernischen Herrn Abgeordneten war, in diese so unerwartete und noch dazu unsichere Bedingnisse unmögl. eingetreten werden, sondern hat ihre Pflicht zu seyn geglaubt, diese Vorstellung von der Hand zu weisen, welcher Entschluss dem mit den Herren Abgeordneten angekommenen Adjutanten des Generals Brune bekannt gemacht worden, damit er solchen demselben eröffne, indem

hierseits nicht zugegeben werden könne, dass diesem Adjutant, so wie er es verlangt, gestattet werde, sich auf Solothurn zu begeben.»¹³⁰⁸

Dieser Entscheid der Provisorischen Regierung kam sowohl der Canzley der Stadt und Republik Bern als auch dem Sekretär der Militärischen Kommission Mutach unerwartet, hatten diese doch für Herren Schumacher von Bern, einen Trompeter und für den «Citoyen Bougeret, Officier de l'Etat-Major du Général Brune», den Pass von Bern nach Solothurn und zurück über Aarberg zu Brune bereits ausgefertigt.¹³⁰⁹

Der Beschluss der Regierung, Bruness Forderungen abzulehnen und seinem Stabsoffizier die Weiterreise zu verbieten, hätte nun zwingend zur Folge haben müssen, dass sich Bern vom angenommenen Ultimatum von Brune, Wyss und Tscharner vom 2. März und von der am 4. März unterzeichneten Kapitulation Frischings hätte lossagen müssen.

Dies geschah jedoch nicht, weil der Bekanntheitsgrad dieser, im Fall des Ultimatus verbindlichen, im Fall der Kapitulation politisch wegleitenden Dokumente nicht so gross war, dass sich an den offenen Widersprüchen eine Diskussion entzündet hätte.

Die Provisorische Regierung beschäftigte sich nach der Ablehnung von Bruness Zumutung mit dem Kommando über die Truppen in der Stadt und beschloss dann, mit an Sicherheit grenzender Wahrschein-

lichkeit auf Frischings Wunsch hin, diesem die Parole der Truppen in der Stadt jeweils mitzuteilen, was er natürlich wissen musste, wenn er die unterzeichnete Kapitulation zu den Franzosen hinausschicken wollte:

«Zed. an die MilitairCommission [...] die Veranstaltung zu treffen, dass dem Herrn Präsident der provisorischen Regierung jeweilen die Parole, welche den Truppen in der Stadt gegeben wird, mitzutheilen.»¹³¹⁰

Frisching fertigte mittlerweile das Kapitulationsgesuch an den «General Commandant des troupes françaises» – es war ja noch nicht bekannt, ob Brune oder Schauenburg zuerst vor den Toren stehen werde – aus, das er in Begleitung der Kapitulation selbst aus der Stadt tragen lassen wollte, im Namen der «Députés du Gouvernement provisoire établi à Berne de Concert avec les Représentans du Corps helvétique».¹³¹¹ Ja es ritt ein Kurier der Provisorischen Regierung nach Westen, um Ort und Zeit für die Übergabe abzureden. Da der Dragoner General Pijon nicht fand, kam er freilich unverrichteter Dinge wieder zurück.

Stimmung um 10 Uhr

Über die Stimmung um 10.00 Uhr gibt Hans Conrad Wyss' Beschreibung Auskunft, ein Text, der nur die Alternative zwischen Kapitulation und militärischer Niederlage kennt:

«Diesen Morgen um 3 Uhr kam Herr Oberst Tillier zurück, und

welch' bedauerliche Erklärung des Generals vernehmen nun Euer Gnaden. Brune besteht auf seiner Forderung, Bern wenigstens auf einen Monat mit etwa sechshundert Mann französischer Truppen zu besetzen, ja da Brune sein Ultimatum nicht einmal schriftlich dem Herrn Tillier behändigen wollte, so erachten Euer Gnaden die Absichten dieses Generals auf Bern und wahrlich auf die ganze Schweiz.

Herr Seckelmeister Frischung sammelte schon gleich nach drei Uhr die neue Regierung. Auf der Stelle nahm man den einmüthigen Entschluss, dieser harten, so ungemein gefahrvollen Zumuthung sich nicht zu unterziehen, sondern das Äusserste zu wagen. Ungefähr um 4 Uhr erhielten wir die Anzeige, dass von Murten aus die Franzosen angegriffen und die Feindseligkeiten angefangen haben. Das Schicksal Berns und das unserige wird nun von dem Success der auch von dieser Seite angehebbten Feindseligkeiten abhängen. Während der ganzen Nacht hat man hier den Donner der Kanonen von der untern Gegend her, vermuthlich bei Burgdorf, Herzogenbuchsee, Wangen, Fraubrunnen und der Enden deutlich vernehmen können. In dieser, nun vielleicht in wenigen Stunden entscheidenden Lage befinden wir uns hier und Euer Gnaden können sich die Wirkung derselben in hiesiger Stadt und bei deren Einwohnern denken.

Wird sich die Regierung für das Nachgeben verstehen, so sind zuver-

lässig alle Offiziere bei den Truppen das erste schauervolle Opfer des Nachgebens, und geschieht es nicht, gelingt es aber den Franzosen die bernerischen und eidgenössischen Truppen zu schlagen, so kann man sich der Stadt Bern und unser aller Schicksal vorstellen. Der Wuth der französischen Truppen, ihrem heissen Verlangen sich der Stadt Bern zu bemächtigen wird, wann sie ihre Absichten erreicht haben, nichts heilig sein und unabsehbares Elend und die schauervollsten Auftritte stehen zu erwarten.

Ein ansehnlicher Theil der Einwohner Berns ist mit einem heroischen Muth auf Alles gefasst und stellt sich auch das schreckenvolle Begegniss als ihr bevorstehendes Schicksal vor Augen. Die Vorsehung allein kann durch glücklich lenkende Umstände unser Schicksal in etwas lindern.»¹³¹²

Letzte Geschäfte der Provisorischen Regierung vor der Kapitulation

Als zweitletztes Geschäft vor der Kapitulation beschäftigte sich die Provisorische Regierung mit der Verteilung der Last der Verantwortung auf eine grössere Anzahl Schultern. Der Präsident solle «den sämtlichen Herren Ausgeschossenen, welche sich allhier befinden, oder weiter ankommen möchten, [...] eröffnen, dass sie sich nie von hier entfernen, ohne ihn dafür gefragt zu haben, es sey denn aus Auf-

trag der Militair Commission, in welchem Fall für ihn nichts desto weniger, wenn es immer möglich, Anzeige Thun sollen».¹³¹³

Schliesslich erfuhr die Provisorische Regierung noch, dass sich Carl Ludwig von Erlach bereitgefunden habe, «seine Oberbefehlshaberstelle beyzubehalten», und «versichert habe, alles mögl. zu thun, um dem in ihn gesetzten Zutrauen zu entsprechen».¹³¹⁴

Wie sehr dieser Eintrag unter die Rubrik des *Make-believe* fällt, zeigt die Tatsache, dass er unmittelbar vor dem Schlusseintrag zu finden ist, welcher lautet: «Während dieser Sitzung, die von früh Morgens halb 4. Uhr bis etwa 3. Uhr Nachmittags ununterbrochen fortgedauert hat, kamen mehrere Berichte von dem Vorrüken der französischen Truppen an, sowol von der Seite von Neuenegg, als aber der von Fraubrunnen, da den[n] auf die von der dazu niedergesetzten Commission, unter Zuziehung der Eidgenössischen HH. Repräsentanten und Kriegs Rätthen abgerathene und von dem General Schauenburg zugestandene Capitulation die franz. Truppen, welchen doch bis nahe vor der Stadt Widerstand gethan worden ist, Nachmittags in die Stadt einmarschiert sind.»¹³¹⁵

Schauenburg genehmigt Berns Kapitulation

Als die Franzosen vor der Stadt standen, schickte Frisching – denn

nur er hatte die Papiere, also konnte auch nur er sie weitergeben – Emanuel von Wattenwyl zu Schauenburg.¹³¹⁶

Schauenburg genehmigte sie, nicht ohne nun auch seinerseits auf der Entwaffnung der Truppen zu bestehen und ganz im terroristisch-totalitären Stil, der in der Revolution aufgekommen war, hinzuzufügen: «*Les prisonniers de guerre que je viens de faire en grand nombre et de tous les grades me répondront sur leur tête et biens de l'assassinat d'un seul français [...]*»¹³¹⁷

Dass die danach ins Protokollbuch der Provisorischen Regierung abgeschriebene Kapitulation in klarer Verfälschung des Originals oder der amtlichen Kopie – und eines davon muss dem Schreiber ja vorgelegen haben – die Datumszeile nicht enthält, welche die Unterzeichnung am 4. März sichtbar gemacht hätte, passt fugenlos ins Bild der ganzen *simagrée*.

Im Felde freilich sah es anders aus als in der stickigen Luft des Ratssaals. Bis die mit «*5^t Merz 1798, Mittags 12 Uhr*», datierte Weisung der Militärischen Kommission von Bern her eintraf, «*von nun an keinen Schuss mehr zu thun*»¹³¹⁸ „ wurde dort gekämpft.

Verbrennung der Brücke von Olten

Weit im Osten stellten sich, noch am 4. März, handfeste Fragen. Vizekommandant Stettler und weitere

drei Offiziere von Aarburg fragten, in recht grosser Sorge über das Eindringen der Feinde durch das Solothurnische und über die Truppenentlassungen im Oberaargau, den Kriegsrat, ob sie auf Hilfe aus Bern zählen könnten.¹³¹⁹

Mittlerweile wurde die Türe zugeschlagen, durch welche die Franzosen direkt in den Unteraargau hätten gelangen können, und diese Türe war Olten oder vielmehr die Brücke von Olten. Da nun aber die Geschichte der Verbrennung der Brücke von Olten in einer eigentlichen Monographie, einem Nachtrag zum Berner Taschenbuch sozusagen, in einem Anhang zu dieser Arbeit gegeben wird, genügt an dieser Stelle der Hinweis darauf, dass im Osten des Kantons Solothurn, weniger im eher franzosenfreundlichen Olten, umso stärker aber im Niederamt, die Kapitulation der Hauptstadt weder Gefallen noch Anerkennung fand. Der Landsturm, der den Franzosen bis Oberbuchsiten entgegentzog und sie dort, wenn auch wenig effektiv, stellte, spricht eine klare Sprache.¹³²⁰ Dies war die Stimmung, die den Brand der Brücke und den gleichzeitigen Bau von Schanzen bei Winznau erklärt: Es sollte den Franzosen unmöglich gemacht werden, durch einen Stoss über Olten nach Süden das bernische Staatsgebiet an seiner Aarburger Wespentaille in zwei Teile zu teilen, durch einen Stoss nach Aarau die dortige Revolution wiederzu-

beleben und die solothurnischen Gebiete östlich von Olten zu besetzen.

Adrian von Arx fand später, aber zu einem noch früheren Anlass, die wahren und doch humorvollen Worte:

«*Von alters her, das ist die Muck – muss alles zu Olten über die Bruck!*»¹³²¹

Oder dann natürlich zu Solothurn. Nach dem Fall von Solothurn besaßen die Franzosen Schauenburgs einen befestigten Aareübergang, so dass für die Berner an eine Verteidigung der Aarelinie gar nicht mehr zu denken war. Es galt vielmehr, die Franzosen Brunen an Sense und Saane aufzuhalten und die Franzosen Schauenburgs dort auf-

zufangen, wo ihnen das Terrain die Entfaltung verbot.

Dieser Ort war, nach Erlachs Entschluss, das Grauholz. Nun bedeutete das aber für die vor der bernischen Linie liegenden Dörfer die, wenn auch nur vorübergehende, Preisgabe an den Feind, was als im Interesse des Ganzen und also auch in ihrem eigenen liegend hätte erklärt werden können und müssen.

Tatsächlich geschah dies jedoch nicht. Die Kriegskommission erliess ihren allgemeinen Aufruf an alle «*brafen Schweizer*», sich ihren Formationen anzuschliessen, das heisst wieder einzurücken, und schrieb darin: «*Es geht vorwärts den Grenzen zu, um den gemeinsamen Feind abzutreiben.*»¹³²²